
U d'/of OTTAWA
39003002131810

LE DÉBAT

DE DEUX DEMOYSELLES.

LE DÉBAT

DE DEUX DEMOYSELLES,

L'UNE NOMMÉE LA NOYRE,
ET L'AUTRE LA TANNÉE,

SUIVI

DE LA VIE DE SAINT HARENC,

ET

D'AUTRES POÉSIES DU XVe SIÈCLE,
AVEC DES NOTES ET UN GLOSSAIRE.

PARIS,

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

1825.

AVERTISSEMENT.

Les poésies renfermées dans ce volume devront avoir pour le public un intérêt d'autant plus vif qu'elles sont devenues d'une excessive rareté.

Publiées dès l'origine de l'imprimerie, ces poésies sont aujourd'hui si peu connues, qu'on peut à peine les trouver dans les bibliothèques publiques. Long-temps avant la révolution on recherchait déja ces sortes d'ouvrages avec empressement; et, pendant cette époque de destruction, une grande partie de ces anciens monuments de notre littérature a disparu.

D'un autre côté, ces poésies, si précieuses pour ceux qui désirent étudier les progrès d'une langue devenue la première de l'Europe, si nécessaires pour connaître l'histoire et la littérature du moyen âge, sont souvent tombées au pouvoir d'ignorants, qui, n'y voyant

qu'un français inintelligible pour eux, les firent passer à vil prix dans des mains barbares qui nous en ont privés pour toujours.

Depuis quelques années, plusieurs littérateurs distingués ont consacré leurs veilles à mettre en ordre, pour les publier, un assez grand nombre de ces anciennes poésies.

Le roman de la Rose, malgré les éditions multipliées qu'on en a faites, est toujours recherché : Barbazan a livré à l'impression beaucoup de fabliaux ; chaque jour encore en voit paraître de nouveaux recueils : on a également publié, sans en consulter le mérite, toutes les poésies qui s'offraient, croyant leur ancienneté suffisante pour leur donner du prix ; aussi trouvons-nous une nouvelle pleine de grâce et de charme auprès d'un conte ridicule et sans agrément. Mais tous ces ouvrages appartiennent aux temps primitifs de la littérature des Trouvères, et ne nous font pas connaître les productions qui suivirent immédiatement les premiers essais d'une langue encore mal formée.

En effet, pour étudier et apprendre les principes d'une langue, il faut remonter à sa source, et la suivre jusqu'à son entier développement. En la prenant ainsi à sa naissance, on en découvre les étymologies; et c'est le seul moyen

de connaître la véritable propriété des expressions. Voilà du moins ce que firent Ménage, Caseneuve et Le Duchat.

La science des étymologies conduit à la connaissance parfaite d'une langue : la grammaire n'est utile que pour la correction et la pureté du style.

On s'est plaint souvent de rencontrer dans les ouvrages des Trouvères, à côté d'une saine morale, les idées et les expressions les plus contraires à la religion et aux mœurs; mais il suffit de se reporter aux siècles qui virent naître ces auteurs, pour ne pas trouver extraordinaire un mélange que notre goût, suite naturelle du perfectionnement, ne peut manquer de réprouver.

Au reste, répétons, avec M. Benoiston de Châteauneuf, ce qu'a dit Massieu dans son Histoire de la poésie française : « Ayons de la « reconnaissance pour ces hommes qui nous « ont appris de quoi sont capables les pre- « miers efforts de l'esprit humain; qui se sont « chargés du soin pénible de nous tracer la « route, d'en lever les obstacles, d'en aplanir « les difficultés, et sans lesquels, peut-être, « nous ne serions pas ce que nous sommes. »

Les poésies que renferme ce volume sont

un choix des plus jolies productions du quinzième siècle; elles sont suivies des notes nécessaires à l'explication du texte, dont le sens est souvent embarrassant. Un grand nombre de mots n'étant plus en usage, ou ayant subi des altérations qui les rendent méconnaissables, on a placé à la fin du volume un glossaire, dans lequel sont indiquées, autant que possible, toutes les étymologies.

En conservant scrupuleusement l'orthographe de ces anciennes poésies, on a cru devoir y ajouter la ponctuation, qui n'existe pas dans ces sortes d'ouvrages, les accents et les marques de repos rendant leur intelligence beaucoup plus facile.

LE DÉBAT

DE DEUX DAMOYSELLES,

L'UNE NOMMÉE NOYRE,

ET L'AUTRE TANNÉE.

LE DÉBAT

DE DEUX DEMOISELLES[1].

[2] Mes dames, i'aporte nouuelles
De deux femmes, cointes et belles,
Qui se sont à vous raportées,
Pour juger vray de leurs querelles.
¶ Embusché me suis derrière elles,
Pour ouir leurs plaintes mortelles,
En escript les ay apportées.

MES DAMES.

[3] Point ne sceut les iouuencelles,
Que leurs parolles telles quelles
Aye iusqu'à vous transportées,
Si soient par vous confortées,
Se iamais sont dessoubz voz elles.

MES DAMES.

[4] ¶ Vouloir m'est prins d'escripre icy,
Qu'en la saison qu'arbres florissent
Hors du manoir aux champs yssy,
Pour veoir les biens qui de terre yssent,
Et comme oyseaulx se resiouissent

Quant voient leurs pers arriuer,
Aussi comme herbes reuerdissent
A l'issue du temps d'iuer.
Par une solitaire yssue,
En une sente me vins rendre
Qui estoit pauée et tissue
De flourettes et d'erbe tendre.
Là maint roussignol et calendre,
Uy sur arbres chanter moult bien,
Et en chantant en bas descendre,
Dont la veue me fist grant bien.

¶ Bref le plaisir que g'y prenoye,
Mes maulx tant oublier faisoit
Qu'à estre ioyeulx i'aprenoye;
Mon cueur à qui tout desplaisoit,
5 Car nulz des oyseaulx ne taisoit
Seurs sons, se deuant eulx me veissent
Ainçoys chascun se aisoit
A chanter champs qui resiouissent.

¶ Par le sentier me pourmenoye,
Regardant les herbes et fleurs;
6 Ainsi à mes maulx fin tenoye,
Qui sont eslicte de douleurs,
Car ung homme noyé en pleurs,
En ce lieu se fust réiouy,
Ou il eust esté de maleurs
Plus plain que ie n'ay point ouy.

¶ En cheminant ce doulx chemin,

Je n'euz guères auant esté
Que trouuay l'huisset d'un iardin
Ouuert; lors deuant m'arestay,
7 A donc pensay que pour l'esté,
Aucun prenoit dedans esbat,
Si euz soubdaine voulenté
D'y entrer sans plus de débat.
¶ Oultre le iardin une espace
Auoit ung hostel trèsplaisant,
8 Ou i'en trouuy ains qu'assé,
Gens qui grant bruit alloient faisant,
Si fuz ung petit desplaisant
Que ne sauoye de leur estre.
Mais ie cuyde que de présent
Bien scay quelz gens ce peuent estre.
¶ Bref au iardin me retrahy,
Mais à l'entrée ne vy personne,
9 Dont fus ung petit esbay,
Que nul en ce lieu mot ne sonne:
Une maison, par semblant bonne,
Séoit à ung bout du vergier,
Qui bien proprement y consonne,
Pour en esté si héberger.
Si vins à l'huys de la maison,
Marchant tout bellement le pas,
Et lors entendi la raison
10 De deux femmes qui, par compas,
Deuisoient sans céler pas,

L'une à l'autre leurs entreprinses,
Qui me fut ung plaisant repas,
D'ouir femmes si bien aprinses.
¶ A l'eure que là i'arriué,
J'entendy bien à leur langage
Qu'ilz auoient fort estriué,
Aussi le monstroit leur visage;
Brief, leur conseil et leur ouurage
N'estoit que sur faiz amoureux,
Par quoy ie prins paine et courage
D'escoucter leur cas maleureux.
¶ Lors m'embuchay en ung lieu noir
Où ie croy que nulle d'entre elles
Ne m'eust veu là remouuoir,
Sans auoir clarté de chandelles.
Ainsi pour oyr des nouuelles,
D'escoucter prins tant pascience
Que i'ay cy escript leurs querelles,
Dont sens chargé ma conscience.
¶ De moy à elles n'y auoit
Q'un petit treillis entre deux;
11 Autre destour ne me scauoit
Garentir de la veue d'eux.
12 Ainsi i'oy leur cas piteux,
Que ie retins le mieulx que sceu;
Mais souuent estoie doubteux
D'estre en mon embusche apperceu.
¶ Et pour leur fait mieulx conceuoir,

13 A la vesture prins fort garde,
Affin que peusse apperceuoir
De ioye ou desplaisir le garde.
Mais tant plus leurs habitz regarde,
Je ne scay que faire de dire
Qu'amours les picque de sa darde
Ou leur maintien me fait mesdire.

14 ¶ L'une auoit sa robbe tannée,
Qui bien et beau luy aduenoit;
Plus belle ne vy de l'année,
De l'estat qu'elle maintenoit;
Ung bonnet ses cheueux tenoit,
15 Et par dessus ung cuure chief,
Qui souuent alloit et venoit
Tant luy faisoit le vent meschief.

¶ Bien me souuient que sa ceinture
Estoit faicte d'un tissu noir;
Garde ne prins à la ferrure,
D'or fut, ie le cuide sauoir;
Mais bien vous vueil ramenteuoir
Que sa robbe estoit doublée
D'un velours, ce croy ie le voir,
Qui estoit de coleur violée.

¶ Encores estandi ie mes yeulx
Sur la couuerte des tetins,
Affin que disse le vray mieulx
Des couleurs que telles tetins;
16 Son laz fut noir, cela retins,

Et la pièce de dessoubz noire
De damas fut ou de satins;
Mais ie ne scay pas lequel croire.
¶ En son habit la regarder,
17 Il n'est cueur tant soit d'amours las,
Qui se sceut de l'amer garder,
Ou il hait d'amours les soulas.
Ung amant tumbé en ses las,
Reffusé d'elle par responce,
A grant droit, pourroit dire hélas!
La plus belle du monde me renonce.
¶ Moult sembloit femme de façon,
Et au maintien et au langage,
Aprins auoit bien la leçon
Que doit scauoir noble courage.
Je croy qu'elle soit belle et saige,
De tant que ie m'y scay congnoistre,
18 Et que nature en son ouurage
La fist pour plus son loz accroistre.
19 ¶ L'autre auoit une noire robbe,
Et sembloit, à son parler fort,
Une femme que l'on desrobbe,
Ou à qui amours fait grant tort.
Toutteffoiz selon son gent port,
Je ne me feusse aduisé oncques
Qu'elle eust porté nul desconfort
En nulle manière quelzconques.
¶ Sa robbe me sembla doublée

Ne plus ne moins que l'autre estoit,
Et de même couleur violée.
Mais si grant prouffit me portoit,
20 Le gorgias qu'elle mectoit
Fut noir et le lacet aussi;
Autre couleur ne la vestoit
Que les trois que i'ay nommez cy;
De tout habillement de teste
A sa compaigne ressembloit;
Mais pas ne tant femme de feste
Que la tannée me sembloit.
En parlant la voix lui trembloit,
Et puis par fois changoit couleur,
Comme celle où s'assembloit
21 Soubz gent maintien dure doleur.

¶ De tanné estoit sa saincture,
Et d'or ioyeusement garnye;
Mais bien sembloit à l'esmailleure,
Femme de plaisance bannye;
Car de larmes grant compaignie,
Vy aux mordans et à la boucle,
Qui monstroit, par raison unie,
Que grand dueil son gent cueur embouche.

¶ Entre elles noise ne tençon;
Ne vy fors que parfaiz esbas;
Chacune auoit une chançon
En ses mains, dont vint les débatz,
Et parloient puis hault, puis bas.

Mais i'estoye d'elles si près,
Que i'entendi au long leur cas,
Ainsi qu'il est mis cy après.
22 ¶ Tantost mes tables apprestay
Pour les chançonnètes escripre;
Mais certes gaires n'arrestay
Que l'une commença à lire.
Lors escripuy, de chauldetire,
Le dit de la chançon première,
Qui me sembla bien, au vray dire,
23 La ryme d'une bonne ouurière.
¶ Celle qui la chançon lisoit,
Estoit celle qui l'auoit faite;
A sa compaigne deuisoit
24 Le cas pourquoy la fist si faicte;
Je suis, se dist-elle, deffaicte :
Veez tout mon cas par escript;
25 Si soye de conseil refaicte
Par vous, en l'onneur Ihesucrist.
¶ Lors la noire vestue dit :
Vostre cas et le mien sont deux,
Et si est mon cas plus mauldit
Que le vostre et plus plain de dueilz.
D'une personne est amoureux,
26 Que chascun iour puis voir d'ueil;
Mais mon fait est si malheureux,
Que n'ay de luy riens à mon vueil.

LA TANNÉE.

Hélas! je feusse bien eureuse,
27 Se veisse une heure le mois
Celuy de qui suis amoureuse;
Mais ie ne le vy nulle foiz.
Encor se i'ouysse sa voix,
Ce me fust ung grant reconfort.
Or aduisez, de noz deux droiz,
Laquelle se plaint plus à tort.

L'ACTEUR.

A ces motz la noire vestue
Voit la chanson de sa compaigne,
Et puis après pas ne s'est teue,
Ains s'esmerueille et se seigne,
Luy disant : Seur, ie vous enseigne,
Et monstre, par vive raison,
Que mon cueur plus en lermes baigne
Que le vostre en toute saison.

CHANSON.

28 Fort me seroit de l'endurer
Le mal que seuffre à toute heure
Pour ung seul, de qui ie suis seure,
Que loing de moy ne peut durer.
Sans le voir ie puis asseurer
Qu'il n'est plaisir qui me sequeure,

Fort me seroit.
¶ Et si oseroie iurer
Que son cueur aueeques moy demeure,
29 Et que le mien, qui plaint et pleure,
Est vers lui pour y demourer,
¶ Fort me seroit.

LA TANNÉE.

¶ De vostre ami ne vous souuient
Aussi souuent qu'à moi du mien;
30 Car la chose où l'ueil n'ament,
Le cueur n'y pense guères bien;
Nul ne sauroit nombrer combien
J'ay de mal quant mon amy voy,
Et que ne lui puis dire rien
De la doleur que ie reçoy.

LA TANNÉE.

Je vous respondray sur cecy;
Mais que vostre chançon ie voye
31 Au regard de vostre soussy.
Quant est à moy se ie sauoye,
Je cuide bien sauoir la voye
D'en estre tantost de hors mise;
Au moins s'en lieu l'apperceuoye
Ou sceusse parler à ma guise.

LA NOIRE.

¶ Veez cy la chançon, lisez-la,

Je n'y veuil ne oster ne mectre;
J'ay tant le malheur qui est là
Mis en escript dedans la lectre.
Autre que vous n'y vueil commectre
Pour iuger se i'ay bien ou mal;
A plus saige ne puis soubzmectre
Tout mon procès en général.

L'ACTEUR.

¶ Lors la vestue de tanné
Commença lire le dicté,
32 Tandis mes tables ordonné,
Puis d'escripre tant m'aquiété,
Qui cy dessoubz ay récité
Ne plus ne moins que l'entendis,
Excepté la diuersité
Des motz qu'ilz dirent entendis.

CHANÇON.

33 Plus me vauldroit n'auoir point d'ieux,
Quant mon amy ne voy en lieux,
Ou ie sceusse parler à luy,
Certes ilz ne me font qu'ennuy;
Estre aveugle me vaulsist mieulx.
¶ Au moins ie n'eusse soucy d'ieulx
Si doulx maintien gratieux
Ne peusse veoir pour le iourd'huy.

¶ Plus me.

34 ¶ Mauldit soient les enuieux
Et le faulx danger ennuieulx,
Qui est marry du bien d'aultruy.
Hélas! contre eulx mal me poursuy,
Et sont mes ennemys mortieulx.
¶ Plus me.

LA TANNÉE.

¶ Or, par la foy que vous deuez,
35 Déclairez-moy se Dieu vous gard,
S'autre bien vous ne receuez
De luy fors sans plus le regard;
Car ung amant seroit coquart,
S'il ne trouuoit ou lieu ou place
Pour deuiser, soit tost ou tard,
A sa maistresse face à face.

LA NOIRE.

36 ¶ A dea sommes-nous en telz termes?
Mon amy est-il hors du sens?
Vous en parlez comme clerc d'armes.
Pensez qu'il est très congnoissant;
Cuidez vous se ie voy ou sens
Que danger sur nous gecte l'ueil,
Que nous soyons si innocens
De monstrer l'ung à l'autre acueil.

LA TANNÉE.

Mon amy est de moy bien loing,
Et a long-tems que ne le vy;
Mais s'il estoit là, en ce coing,
Auecques les dangiers qui sont vifz,
Ma belle seur ie vous pleuys
Que ie luy feroye sauoir,
37 Fust par lettres ou par deuys,
Ce que sur le cueur puis auoir.

LA NOIRE.

¶ Pour guérir l'amoureux mal,
Ne faut-il fors que deuiser,
Deuant chascun en général,
Sans plus grant remède aduiser?
Si fait dea l'on doit bien viser
A trouuer la place secrette,
Où l'on peust assez reuiser
L'amant dequoy on a souffrète.

LA TANNÉE.

38 ¶ L'honneur qui est en saige dame
Est comparée au fort rochier,
Qui ne peult estre surprins, dame,
Ne que nu! ne scet eslochier.
S'on ne vous scet mal reprocher,
Pour Dieu, gardez-vous de mesprendre,

Deuant boiteux ne faut clochier :
J'en voy trop de soctes reprendre.

LA NOIRE.

Se ie n'eusse esté aduisée,
Encore n'a mye dix ans,
J'eusse esté femme mesprisée
Par malle bouche mesdisans.
Mais quant ie vy leurs faitz nuisans,
Force me feist changer maintien,
Et redoubter leurs motz cuisans,
Que trop dommageables ie tien.
39 ¶ Ainsi que languis sans mal dire,
Et vois couurant ma pénitence,
Faisant semblant que ie n'ay point d'ire,
Que ie n'ay fors que de plaisance;
Et s'il aduient qu'on ioue ou dance,
Ou que l'on chante ou que l'on rie,
40 Je m'y metz en lye ordonnance,
Combien que soye en cueur marrie.
¶ Las ie suis loing de mon désir,
Et si voy chascun iour ma ioye,
Je n'ay fors que de l'ueil plaisir;
Parler, toucher ie n'oseroye :
Les espies sont au passaige;
Trop redoubter ne les pourroye;
Qui ne les craint il n'est pas saige.
¶ Je seuffre mal ardant et chault,

Et voy à l'ueil ma guarison;
41 A nul qu'à mon amy n'en chault;
Las mon cueur est trop en prison,
J'appelle de la trahison,
Dangier m'oste mon bien à tort,
Pugny soit de sa mesprison,
Ou luy enuoye Dieu la mort.

¶ Et cuidez-vous quel plaisir c'est,
Quant ie me treuue en ung moustier,
Et que le mien amant y est,
Parlant à Guillaume ou à Gaultier.
Par le sacrement de l'autier,
42 Sa venue m'est si très amère
Que ne dy heures ne psaultier;
Ne ne pense à Dieu n'a sa mère.

¶ Il me rit, aussi foys ie à luy,
Mais ne parlons fors que de l'ueil;
Trop sommes subjectz à aultruy;
Quant rien n'auons de nostre vueil,
Se recepuons ou aise ou dueil,
Reconforter ne nous sauons,
Ne monstrer l'ung à l'autre acueil,
Or regardez se bien auons.

¶ Nennil ie le vous vueil prouuer;
Regardez une femme en saincte,
Quant elle peult en lieu trouuer
43 Le fruict ou ne scet faire actainte;
Certes de mal est plus actainte,

Qu'elle n'estoit deuant sa veue,
Et est ce qu'il luy fait contrainte
44 L'ueil qui a sa plaisance veue.
Ainsi pareillement ie voy
45 Chascun jour là rien que plus ame,
Et n'y oseroye, sur ma foy,
Toucher pour doubter d'auoir blasme;
Le grant feu sens bien qui m'enflamme,
Et si ne le pouroye estaindre,
46 Ma guarison, par Nostre-Dame,
Voy bien, et si n'y puis actaindre.
Je suis pugnie à la rigueur;
Le feu voy qui me fait brusler,
Et si n'ay pouoir, ne vigueur,
Ne vouloir de moy reculer.
Je ne cesse de calculer
Pour trouuer remèdes diuers,
Et ne scay que dissimuler
En passant esté et yuers.
47 Ainsi ma ieunesse ce passe
En actendant d'huy à demain,
Et fault que mon regard compasse
Deuant faulx danger l'inhumain.
Trop bien de lettres de ma main
48 Lui baillay quant temps aparcoy;
Au surplus ma seur soir ne main
Certes autre bien ne recoy.

LA TANNÉE.

¶ Se vous portez grant desplaisir,
Ma seur, ce n'est mye merueille;
Car vous ne pouez pas choisir
Ce que vostre cueur vous conseille.
Vous auez la puce en l'oreille,
Et n'y sauez remède mettre.
D'autre part danger vous trauaille,
Et ne parlez fors que par lettre.
49 Ceulx sont les maulx que vous auez
Desquelz à moy ie vous voy plaindre;
Ñe nulz autres plus n'y sçauez
Qui facent vostre cueur estaindre.
Las ! moy ie me doy bien complaindre,
Car il y a trop longue espasse
Que n'ay sceu voir ne actaindre
Celui qui tous les parfaitz passe.
¶ Hélas! il est si loing de moy
Qu'il ne me seroit pas possible
D'y aller, dont c'est grant esmoy,
Que son gent corps m'est inuisible.
Mon mal en est si très terrible
Qu'à bien petit qui ne trespasse.
Pleust à Dieu qui me fust visible
Celui qui tous les parfaictz passe.
¶ Riens ne m'est plus, meilleur n'y a,
Hélas! et ie ne le voy point;

Oncques ma bonté ne nya
Que sa bonté mon cœur ne hait point.
Mais il me va trop mal à point,
De ce qu'il est de moy si loing.
Se i'en meurs, Dieu le me pardoint;
On voyt l'amy au grant besoing.
Je cuide qu'il ne soit point aise
Puisqu'autrement il ne me voit,
Et qu'il souffre plus de mésaise
Que si souuent m'aparceuoit.
Tousiours il me ramentenoit
Qu'il pensoit en moy iours et nuitz,
Et qu'alleurs penser ne deuoit
Pour oblier tous ses ennuys.
Ung moys ne me duroit q'une heure
Quant il demouroit près de moy;
Hélas! maintenant il demeure
Si loing que point ie ne le voy.
Il n'est pas bien aise ie croy,
Car il ne scet si viue suis;
S'il fust cy se fust, par ma foy,
Pour oublier tous ses ennuys.
Oncques mais ne dis à autruy
Ne par conseil, ne deuisant
Ce que vous compte de celuy
Qui est entre les beaulx luisant.
Pourtant ailleurs n'allez disant
Mon secret que dire vous puis;

Car sienne me tient très prisant
Pour oublier tous ses ennuys.
Affin que nul débat ne sourde,
Taisiez vostre fait et le mien;
Car vous seriez socte et lourde
Se iamais vous en disiez rien.
Vous m'auez dit de vostre bien
Au long ie croy vos entreprinses,
Lesquelles ie céleray bien;
Pourtant gardons d'estre reprinses.

LA NOIRE.

¶ Croyez de tout ce que me dictes
Jamais un seul mot n'en diray;
Car oncques nul mal ne me feistes,
De vous certes ne mesdiray.
Tousiours le droit chemin iray
Tendis qu'emsemble hanterons,
Pour riens ne me consentiray
Qu'on sache ce que nous ferons.
¶ Mais pour au premier point venir
Sur la chançon que vous sçauez,
Oseriez vous bien maintenir
Que plus de mal que moy auez?
Je treuue voz motz enclauez,
Et si fondez à faire plaintes,
Qui semble qu'autres agrauez
Ne se plaingnent fort que par faintes.

LA TANNÉE.

51 ¶ Chascun se deult de son angoisse;
L'un en a plus et l'autre moins.
Il n'est mestier que vous congnoisse
Le mal que seuffre soir et mains.
Mais deuant tous iuges humains,
A débatre noz cas ensemble,
52 Mes maulx sont trop plus inhumains
Que les vostres, seur, se me semble.
¶ Car vous voyez par chascun iour
Ce que plus deuez désirer,
53 Qui vous est ung plaisant séiour
Et qui vous garde d'empirer:
Mais moy ie ne scay ou tirer
Pour veoir ce que ie demande,
Et ne m'esbaz qu'à soupirer;
Dieu veuille que mon mal amande.

LA NOIRE.

Quant on voit ce que on ayme bien
D'auoir trop plus en a desir,
Que si les yeulx ne veissent rien
De chose où le cœur prent plaisir.
Mais chascun ne peult pas choisir.
Tous les iours voy ma garison,
Et n'ose remède saisir,
Tant redoubre fort trahison.

LA TANNÉE.

Trahison redoubter deuez
Et les embusches de dangier,
Et quant en lieu l'aperceuerez
54 De luy vous deuez estrangier.
Sur vostre amy n'a nul danger,
Au moins quant le voyez à l'ueil;
S'il fust en pays estrangier,
Toutes deux eussions pareil dueil.

LA NOIRE.

¶ Du dueil recoy trop plus que vous,
Je vous diray comment et quoy
Nous sommes en craincte de tous,
Le mien amy et autant moy.
Et se bien près de moy le voy
Ung seul mot ne luy ose dire,
Non pas toucher du petit doy:
N'est-ce point donc pour morir dire?

LA TANNÉE.

¶ Ouy, car tes mais touteffois
On y peult remède trouuer.
Tousiours n'est pas le loup au boys;
Il faut plus d'un ieu esprouuer.
Par tesmoings ne peult l'en prouer
Le faiz d'amours en aucun lieu;

55 Mensonges doit l'en controuuer;
Combien que le vray saiche Dieu.

LA NOIRE.

¶ Femmes mariées ou filles
Faillent souuent à leur actente,
Et mainteffoiz les plus subtilles,
On le voit chascun iour de rente.
Jouer me fault le ieu d'actente;
Mon cueur est en gaige ià mis;
Mais danger à peu près le tente
Le pire de mes ennemis.

LA TANNÉE.

¶ Espoir auez en actendant
Que fortune vous aydera;
56 De sa roe vont deppendant
Les biens d'amours dont vous fera.
Ung iour le festu tournera;
Rien n'a veu qu'il ne scet q'un tour;
57 Mais moy iamais ne reffera
Se de l'amy ne voy retour.

LA NOIRE.

58 Quant voy mon amy que tiens chier,
Croyez que ie seuffre grand paine,
Puis que ie n'en ose approucher,
Car desir sans cesse m'acteine

De mainte pensée soubdaine,
Et se ce n'étoit mon honneur
De mon mal ie seroye saine,
Ou allégence à ma douleur.

LA TANNÉE.

¶ Vostre mal est bien peu de chose
Quant à le comparer au mien;
Car vous voyez en chambre close
Chascun iour vostre amy très bien,
Et ne luy pouez dire rien:
59 Cela vous est ung grant traueil;
Mais à dire du bien le bien,
Mon dueil est au vostre impareil.

LA NOIRE.

Comment ce peust faire cecy,
Que vous auez plus de soucy
Et le cueur plus de dueil transsi
Que moy dolente,
Qui voy par chascun iour de rente,
Passé a des moys plus de trante,
L'omme qui tant d'amours me tente
Que ie ne puis
Penser ailleurs ne iours ne nuytz;
Duquel en tel estat ie suis
Que l'amer de dueil et d'ennuys
Noye mon cueur.

Car luy qui est mon seruent
Ne peult parler à moy asseur
Tant a de danger grand fraieur,
60 La faulce guecte,
Qui de l'ueil çà et là furecte,
Et semble qu'autre part ne guecte
Qu'à destruire quelque iunecte
Par son rapport;
Mais auant, me doint Dieu la mort
Qui soit si subtil, ne si fort
Que par luy mon honneur soit mort.
Ainsi en trance
Plus que femme qui soit en France,
61 Près de mamour languis et trance;
Or regardez se à oultrance
Suis combatue;
Desir m'assault, desir me tue;
D'autre part dangier s'esuertue
De faire ma ioye abatre.
Velà de quoy
Deuant ma face se tient quoy,
L'amy qui m'a promis sa foy,
Et n'ose pas du petit doy
Toucher à luy.
Pensez comment, ne quel ennuy
C'est d'estre en craincte d'autruy,
Autant l'autre iour qu'au iourd'huy,
Point n'y voy myeulx.

Je n'ay plaisir que par mes yeulx;
Pour deuiser ditz gracieulx,
Comme font amans en tous lieux,
        Possible n'est.
Sur ce point ne faictes arrest,
Car mieulx que vous ie scay que c'est.
J'ay essayé perte et acquest;
        Ne dictes point,
Que ne trouuez vous lieu à point
Pour dire l'amer qui vous point,
Car iamais Dieu ne me pardoint
        A mon besoing;
Se ie n'ay quis et près et loing,
Et remerché maint secret coing,
Ou danger par son hatif soing
        N'eust gecté l'ueil;
Mais oncques ne fut à mon vueil
Que ie sceusse compter mon dueil,
Ne trouuer l'ueil tel que le vueil,
        Pour mon cas dire.
L'un mort et fait semblant de rire;
L'ueil d'autruy en plus d'un lieu tire,
A coup de langue ne fault mire;
        La mort y couche,
Regarder fault où l'onneur touche.
62 Ung mauuais coup rué de bouche,
Abat le cyon et la souche.
        Honneur vault moult,

Les honnorables partout vont
Où les soctes crainctiues sont,
Car iamais ne se trouueront
Entre les bonnes.
Pour ce qu'ilz ont passé les bournes
Des très acomplies personnes,
Autant roynes que baronnes,
En la parfin.
On scet qui va le droit chemin;
Céler ne se peut larrecin;
63 Qui d'amours n'entend le latin,
Aille à l'escole;
Car quant ung saige ayme une folle,
L'onneur des deux amans s'envolle
Pour une seullecte parolle
Mal ordonnée,
Dont l'amour est habandonnée;
Mieulx vauldroit estre emprisonnée,
Que de mauuais los estre née.
Ainsi conclus
Qu'il vault trop mieux, de plus en plus,
64 Taire son vueil, en cueur reclus,
Que d'estre surprins à la glus
Par fol langage.
Bref il fault estre en amours saige;
C'est mestier de subtil ouurage.
Ne le raport
Que font les yeulx au cueur a tort;

Pour eulx ie fus et suis d'acord
65 D'amer homme dont i'ay la mort;
Car ie ne puis
Trouuer façon ne iours ne nuitz
De luy compter le mal où suis,
Et meurs de soyf emprès le puys;
Et si ay fait
Deuoir pour luy dire mon fait,
Et comment s'amour me deffait;
Mais quant i'ay bien fait et refait,
Je n'y voy tour
Ne bon aller ne seur retour,
Et meurs en l'amoureux estour.
66 Or n'est nulle portant atour
Plus adollée,
Ne, en tous cas, plus désolée,
Et vous parlez à la vollée,
Disant qu'estes plus affollée
Que moi, hélas!
Qui voy mon bien et mon soulas
Deuant moy nostre amour las,
Car il tient mon cueur en ses las
Et i'ay le sien;
Parquoy tous deux nous vouldrions bien
Faire l'ung à l'autre du bien,
Mais que personne n'en sceust rien,
Fors que nous deux,
Qui sommes si très malheureux,

Que ne pourrions dire noz deuilz,
Ne nous trouuer en lieu tous seulz.
Danger nous garde;
C'est luy qui est nostre auant garde,
Autre que luy ne nous regarde.
Nostre vueil et ioye retarde·
Or soyez seure
Qu'il n'est plaisir qui ne sequeure,
Quant mes yeulx rient, mon cueur pleure.
Velà comme mon faict demeure,
Qu'en dictes vous?

LA TANNÉE.

¶ Il semble que vostre couroux
Efface les autres trestous;
Le mien mettez trop audessoubz,
Veu que n'ay
Plaisir de dueil, et que ne scay
Voir ce que plus i'aymeray;
Je ne scay pas que je feray,
Quoy que diez
Que brief estre morte vouldriez;
67 Car quant le mien trauail auriez,
Je scay bien que soubhaicteriez
Le vostre auoir;
Car comme vous pouez scauoir,
Je ne puis nul bien recepuoir,
Ne mon amy apperceuoir

En lieu du monde;
Parquoy il fault que vous responde
Que ma douleur est plus parfonde
Que la vostre, et qu'en la ronde
N'a si troublée.
Bien doy mauldire son allée
Qui a toute ma ioye emblée,
Plus triste n'a en l'assemblée
Pour bien aymer,
Par decà ne delà la mer.
Il ne vous fault mon dueil blasmer,
Car certes il est plus amer
Que ne seroit
Le vostre quant il doubleroit;
Mon cueur saige vous en feroit,
Quant le vray vous déclaireroit
En temps et en lieu.
Et ne cuidez que ce soit ieu,
Ne faictes serment ne veu
Qu'estes plus tristes, car, par Dieu,
Il n'en est riens,
68 Et si, deuant toutes, maintiens
Qu'en ung iour auez plus de biens
Qu'en toute l'année n'en tiens.
Je m'en rapporte
A gens saiges de nostre sorte,
Qui iugeront, ie m'en fois forte,
Que plus de mal que vous ie porte

En tous endroitz,
Car il n'est heure aux douze moys
Que ne soye bien mille foys
En diuers pensemens estroys
Daaler vers luy;
Et se ne craingnoye autruy,
Je cuide que dès au iourd'huy
Iroye sans doubter ennuy
En pélerin,
Et iroye seulle sans fin;
Mais la grant longueur du chemin
M'en retarde soir et matin.
Las esgarée,
Bien estes de sens séparée
69 Qui vous tenez désemparée,
Plus que moy, qui suis demourée,
Vuide de ioye
Sans riens voir de ce que ie vouldroye,
Car se deuant moy le voye,
De mes maulx tantost guariroye,
Seure en soyez,
Et vous qui le vostre voyez,
70 Dictes que plus vous esmayez
Que moy. Certes pas ne croyez
Qu'il soit ainsi;
Car se le mien estoit icy,
71 Pose qu'il n'eust de moy mercy,
Sa veue osteroit mon soucy

Encores au fort.
Je vous vueil prouuer qu'auez tort,
Vous sauez bien qu'il n'est point mort,
Quant deuant vous est sain et fort
En chambre close,
Et moy à toute heure suppose
Que le mien n'ait de quelque chose
Desplaisir, ou que mal repose
Pour mon amour,
Ou qu'on luy face ung mauuais tour,
Ou qu'il soit en mortel estour,
Ou qu'il soit en meschant séiour.
Touiours en doubte,
72 Mon cueur de plus en plus se boute;
Quant on dit nouuelles i'escoute
73 Pour entendre se i'orray goutte
De son affaire;
Car quant pense à son doulx viaire,
Qu'on ne sauroit plus parfait faire
Qui ne fut formé que pour plaire,
Lors mon désir
Me fait comme morte gésir.
Adonc me fault seulle à loysir
Porter secret mon desplaisir,
Affin qu'aucun
Ne dye de moy en commun,
Ceste-la en ayme trop ung,
74 Ainsi ne s'aperczoit nesung

De mon penser.
Je n'ay cure de m'auencer
A touiours mouroument penser,
Toute troublée voys dancer,
Comme ioyeuse,
Combien que ie soye ennuyeuse;
Mais pour me monstrer gratieuse,
Je fains n'estre point soucieuse
Ne desplaisante;
Et s'il aduient qu'on rit ou chante,
En ce point naurée et meschante,
Auecques les ioyeulx je hante
Tousiours pensiue;
Or, regardez comme estriue,
Auecques ioye et dueil restriue,
L'un y entretiens, l'autre ie priue
Comme personne
Qui sa vie à mort habandonne;
C'est tout ung qui tolle ou donne
75 Je n'ay de nully chière bonne,
Telle que vueil
Nul ne peult apaiser mon dueil,
Pour luy désire le sercueil
Et fin de vie,
76 Pour faire fortune assouuie,
Qui a ma plaisance rauie,
Et ennemys par enuye
Qu'elle a sur moy;

Que moy qui nul bien ne recoy,
Rien qui me esiouysse ne voy,
Plus malheureuse n'aparcoy.
Tousiours en peine,
Çà et là, partout me pourmeine,
Malade et contrefais la saine;
Or regardez se ie suis plaine
De desconfort :
D'en plus dire me tays au fort;
Mais hier en mon dueil plus fort
De faire ung rondeau fuz d'acord.
77 Où mon cas maint.

RONDEAU.

Hélas! doulent m'estraint
78 Angoisse me queurt seure,
Mille fois en une heure
Mon poure cueur se plaint;
Mon malheur me contraint
A désirer que meure.
Hélas!
Ma pensée n'actaint
A riens qui me sequeure;
Pour mon amy demeure
En deuil qui n'est pas faint.
Hélas!

LA NOIRE.

79 Plus de moy n'a desconfortée

Deuant tous, l'oze maintenir,
Nul n'a ma douleur supportée:
Je m'en scay bien à quoy tenir.
Vostre cas voulez soustenir
Contre moy; mais à iuger droit,
Tort vous deuroit appartenir,
Qui bien iugeroit orendroit.
J'ay tout vostre dueil escouté,
Et le rondeau que m'auez dit;
Amours vous a trop cher cousté;
Se vostre cas est si mauldit,
Plus ne vueil faire contredit.
Tel se plainct en parolle fort,
80 Qui dedans le courage rit;
Maintien et vueil sont mal d'accord.

¶ Nous laisserons en paix cela;
Dieu vueil garir votre mal.
Lisez la chançon que véez
81 Ou mon cas gist en général;
Vous sauez qu'en espécial
Tousiours vous ay dit ma pensée
Et mon secret plus principal
De mon amour encommencée.

CHANSON.

Plus de moy n'a que le cueur et le vueil,
Cest la chierté et la fin de mon dueil,
Meilleiur ne puis recouurer soubz les cieux

Je suis bien seure que ne puis choisir mieux,
Mais à grant peine l'ose regarder d'oeil.
Las de danger l'embusche doubte tant,
Qu'il me semble qu'en toute place tend
A mesdire sur nostre amour célée,
Plus de moy.

Mon gent amy le craint bien tout autant,
Et congnois trop qu'il en est mal content,
Et quil en a des douleurs grand meslée,
Plus de moy.

Rien ne m'est plus que veoir son bel acueil;
Beauté, doulceur sont en lui son orgueil,
Oncques ne vy plus parfait de mes yeux,
Dont i'ay conclu pour tout vray, sur mes dieux,
Qu'autre de lui iamais amer ne vueil,
Plus de moy.

Vostre chançon me semble bonne,
Et est bien selon vostre cas,
Pour bien faire le loz vous donne,
Mais toutesuoies n'auez vous pas
Le cueur par amours si au bas
Que vous en monstrez le semblant;
Tous voz ennuys ne sont qu'esbas
Envers ceulx que voy assemblant;
Rappórtons nous en raison
Ou que nostre débat se cèle:

Prenons deux femmes de maison,
Trop soustenez vostre querelle;
Quant est à moy, je choisy celle
Qui a son cueur en tels lyans,
De mon droit me soubzmetz à elle
Plus qu'à tous iuges anciens.

LA NOIRE.

Pour soustenir vray vostre tiltre,
Je croy que plus dame de bien,
N'eussiez sceu choisir pour arbitre,
En faueur ne iugera rien.
Or, de ma part je vueil très bien,
Pour iuger ma douleur extresme
82 Et pour tenir le party mien,
Mais que ie ne faille à mon esme.

LA TANNÉE.

Autreffoiz ung débat pareil,
Je viz deuant alles debbatre,
Et y estoient en ce conseil
Des autres dames trois ou quatre;
83 Allons ung iour vers là esbatre,
Et leur deuisons tout le fait,
Je suis lasse de m'y combattre;
Pour Dieu que mon conseil soit fait.

LA NOIRE.

Allons y sans plus longue actente,
Ce sont dames de saige affaire,
Quant est à moy, ie suis contente
Se le iugement vueillent faire;
Mais il fauldra céler et taire
Que le cas nous soit aduenu.
Combien que sauez le contraire,
Veu le débat qu'auons tenu.

LA TANNÉE.

Cest bien dit, tenons ceste voye
Deuant elles à ma requeste,
Affin que personne ne voye
Pourquoy nous fasons ceste queste,
Ne ce que nous auons en teste,
Qui folie fait et la congnoist,
En la fin en demeure beste
Pour la faulte qu'il recongnoist.

LA NOIRE.

Pour la nouuellete saison,
Qui est verdoyante et iolye,
Yssons hors de ceste maison
Ou n'auons que mérencolie,
Et allons faire chère lye;

Les dames noz cas iugeront,
Plus en parler n'est que folie,
J'aduoue ce qu'ilz en feront.

L'ACTEUR.

Lors les amantes se leuèrent
Et à leur debbat prindrent fin,
En mon embusche me laissèrent
Et allèrent vers le iardin;
84 Depuis, par ung couuert chemin,
Vins ou faisoye mencion;
Là, trouuay ancre et parchemin,
Pour mectre mon entencion,
Si ay descripte la merueille,
Tout au plus près de leur vouloir,
Et comment chacune trauaille
85 Pour son malheureux cas douloir,
Et prins enfin pour mieux valoir,
J'ay porté aux dames le débat
Qui m'en veult mal ne peult chaloir,
Je n'y pense qu'en tout esbat.

Explicit.

NOTES.

LE DÉBAT DE DEUX DEMOISELLES [1]

On lit à la fin d'un manuscrit de cet ouvrage, sorti de la bibliothèque de M. de la Vallière, la note suivante de M. de la Monnoie, membre de l'Académie française :

« Le manuscrit, monsieur, sur lequel il vous a plu de me « consulter, n'a, que je sache, jamais été imprimé. C'est un dia- « logue entre deux dames nommées, l'une la Tannée, et l'autre la « Noire, par rapport à la couleur de leurs habits. La première « aimait passionnément un cavalier qui, suivant la peinture « qu'elle en fait, était un homme accompli, mais absent et « éloigné d'elle, sans qu'elle pût savoir où il était, ni par con- « séquent lui écrire. L'autre, mariée, avait un amant, qu'à la « vérité elle voyait tous les jours, mais que son mari jaloux, qui « ne la quittait pas, ne lui permettait pas de favoriser du moin- « dre regard. Chacune d'elles exagère son martyre et prétend « être plus malheureuse que sa compagne; sur quoi ne pou- « vant s'accorder, elles conviennent de s'en remettre, sous « deux noms supposés, à deux princesses alors fort estimées. « La Noire propose la duchesse d'Orléans qui, en ce temps-là, « était Jeanne, fille de Louis XI et femme de Louis duc d'Or- « léans, depuis Louis XII, roi de France. La Tannée avait « auparavant nommé de sa part, pour juge, la comtesse « d'Angoulême, savoir : Louise de Savoie, depuis mère de

« François Ier, lesquelles, le poète, par un privilége de la « poésie, appelle sœurs, quoiqu'elles ne fussent qu'épouses des « deux cousins germains. L'ouvrage finit là, sans qu'on voie le « jugement des princesses.

« On peut de là conclure que l'auteur, dont le nom m'est in- « connu, écrivait vers l'an 1490. »

Le manuscrit dont parle M. de la Monnoye était sans doute différent du poëme que nous donnons ici; car la duchesse d'Orléans et la comtesse de Savoie ne s'y trouvent point particulièrement désignées.

[2] Mesdames i'aporte nouuelles

Mesdames. L'auteur ne s'adresse point aux femmes en général, mais à la duchesse d'Orléans et à la comtesse d'Angoulème, auxquelles la Noire et la Tannée s'en rapportent pour juger leur querelle.

[3] Point ne sceut les iouuencelles, etc.

Je ne sais point si les jouvencelles firent parvenir leurs paroles jusqu'à vous. *Telles qu'elles.* C'est une expression dont on se se sert encore pour dire telle que la chose est, sans y rien changer.

[4] Vouloir m'est prins, etc.

Je me sens le désir d'écrire ici que, dans la saison où les arbres se couvrent de fleurs, je sortis de ma demeure solitaire et fus dans les champs pour voir, etc. Nous rendons *manoir* par demeure solitaire; c'est le sens propre de ce mot qui vient du lat. *manere* dont on fit *manerius* en bas lat., métairie, maison de campagne. *Yssy*, et *yssent*, infinitif *yssir*. (Voyez ce mot au Gloss.) La description que l'auteur fait ici du retour de la belle saison est fort agréable, et rappelle l'ode XXXVII d'Anacréon sur le printemps :

Ἴδε πῶς, ἔαρος φανέντος,
Χάριτες ῥόδα βρύουσι....
Τὰ βροτῶν δ' ἔλαμψεν ἔργα, etc.

« Vois comme au retour du printemps les Grâces prodiguent les roses... Les travaux des mortels sont en activité, la terre se charge de ses productions, le fruit de l'olivier paraît, la vigne se couvre de pampre... »

[5] .... Ne taisoit
Leurs sons se deuant eulx me veissent, etc.

Aucun des oiseaux n'interrompait ses chants assurés, quoiqu'ils me vissent devant eux; au contraire chacun se mettait à son aise, pour chanter des airs qui réjouissent. *Taisoit* venant de *tacere* est ici pour cesser *de faire entendre;* ce verbe dans sa signification propre prend néanmoins un régime direct, car on dit fort bien *taire quelque chose.*

[6] Ainsi à mes maulx fin tenoye, etc.

Ainsi je trouvais fin à mes maux qui surpassent toutes les douleurs. *Eslicte* est mis ici pour qui l'emporte sur tout, qui ne peut être comparé à aucunes douleurs.

[7] A donc pensay que pour lesté.

Je pensai donc que quelqu'un était là à se divertir, pour jouir de la saison de l'été. *Pour l'esté*, pour est mis dans le sens d'*à cause de*, *ob æstatem.*

[8] Ou i'en trouuy ains qu'assé, etc.

Où je trouvai une foule de personnes qui faisaient un grand bruit; ce fut un peu désagréable pour moi de savoir que je n'étais pas de leur société. *Ainsi qu'assé* est une locution qui a le même sens que *tant et plus* dont nous nous servons dans le langage familier.

[9] Dont fuz ung petit esbahy

Dont je fus un peu surpris. On trouve souvent le mot *petit* mis pour *peu*, comme on le voit dans ce vers.

[10] De deux femmes qui par compas, etc.

De deux femmes qui se racontaient dans les plus petits détails, sans se rien cacher, etc. *Par compas*, c'est-à-dire méthodiquement; nous avons encore conservé l'expression PAR COMPAS ET PAR MESURE, *compositò*.

[11] Autre destour ne me scauoit, etc.

Il n'y avait pas d'autres moyens pour me garantir de leur vue. *De la vue d'eux* pour de la vue d'elles; on trouve souvent ainsi le genre masculin mis pour le féminin, soit que la mesure ou la rime l'exigent.

[12] Ainsi i'oy leur cas piteux,

Ainsi je les entendis raconter leurs chagrins. *Cas piteux*, sort malheureux, digne de piété, *pietosus*.

[13] A la vesture prins fort garde,

Je remarquai avec attention l'habillement.

[14] L'une auoit sa robbe tannée,

L'une avait sa robe couleur de tan. C'est, comme on l'a vu dans le sommaire, la couleur de cette robe qui a fait donner, par l'auteur, le nom de Tannée à l'une des deux dames dont il raconte l'histoire. On dérive le mot *tanné* de *castaneus*, en retranchant la première syllabe, parce que le *tan* est couleur de châtaigne.

[15] .... un cuure chief,

Un couvre-chef, c'est toute espèce de coiffure qui sert à

mettre sur la tête, *capitis operimentum;* mais il signifie quelquefois *voile*, et c'est dans ce sens qu'il est pris ici, puisqu'elle avait un bonnet pour couvrir ses cheveux, et que le *cuure chief* allait et venait au gré du vent.

[16] Son laz fut noir, cela retins,

Je me rappelle que son lacet était noir. *Fut* pour *était;* on rencontre assez souvent ces temps mis l'un pour l'autre.

[17] Il n'est cueur tant soit d'amours las,

Pas un cœur, quelque fatigué d'amour qu'il puisse être, n'aurait pu s'empêcher de l'aimer. D'amours *las*, ici las signifie fatigué, du lat. *lassus*, en héb. lâah, en gr. τάλας, celui qui souffre. Las, au quatrième vers, signifie piége; *tumbé en ses las*, tombé dans ses filets; il vient, selon *Festus Pompeius*, de l'ancien mot *lax* qui veut dire fraude.

[18] Et que nature en son ouurage, etc.

Et que la nature en la créant la fit pour augmenter la gloire de son ouvrage; cette pensée a quelque ressemblance avec le vers du Tasse, en parlant d'Armide:

La natura la fece poi ruppè la stampa
La nature la fit, et puis brisa le moule.

Legouvé s'est exprimé ainsi dans son poëme du *Mérite des Femmes :*

Et dans l'homme enfanté par un plus grand miracle,
Eut fait (Dieu) le spectateur de ce nouveau spectacle;
Pour son dernier ouvrage il créa la beauté.
On sent qu'à ce miracle il doit s'être arrêté;
Et qu'aurait fait de mieux sa suprême puissance, etc.

[19] L'autre auoit une noire robbe,

L'autre avait une robe noire C'est la couleur de ce vête-

ment qui a fait donner, par l'auteur, le nom de Noire à la seconde dame dont il raconte ici les aventures.

[20] Le gorgias qu'elle mectoit

L'ornement de la gorge qu'elle portait. *Gorgias* est ici substantif, et signifie ornement de la gorge, *fascia pectoralis;* on l'employait aussi comme adjectif, et il signifiait alors habillé élégamment.

[21] Soubz gent maintien dure doleur.

Sous un maintien agréable une douleur cruelle. Doleur, de *dolor;* tous les mots latins terminés en *or* sont passés dans notre langue en subissant le changement de *or* en *eur*, et tous ceux qui commençaient par un *o* précédé d'une consonne ont changé cet *o* en *ou;* c'est ainsi qu'on a fait douleur de *dolor*, couleur de *color*, etc.

[22] Tantost mes tables apprestay

Aussitôt je préparai mes tablettes. *Tables* est mis ici pour tablettes, *pugillares;* c'étaient de petites planches enduites de cire, sur lesquelles les anciens écrivaient avec des poinçons ou styles; c'est de là que nous avons appelé *tablettes* les petits registres que l'on porte dans la poche pour recueillir des notes.

[23] La ryme d'une bonne ouurière

L'ouvrage d'une femme instruite. *La ryme* est prise pour la totalité de la composition. Ce mot, dont on ne se sert plus que pour exprimer la même terminaison de deux mots différents, signifie proprement nombre, mesure, soit qu'on le fasse venir du teutonique *Reim*, *numerus*, *metrum*, ou du gr. ῥῆμα, parole, discours, poëme. *Ouvrière*, c'est-à-dire auteur de l'ouvrage.

[24] Le cas pourquoy la fist si faicte, etc.

Le motif pour lequel elle l'avait composée. Je suis, dit-elle,

abatue, voyez par écrit le récit de mes malheurs. *Veez*, voyez, ne vient pas du verbe *voir*, mais de l'inf. *veer* qui a la même signification.

[25] Si soye de conseil refaicte, etc.

Puissé-je, au nom de Jésus-Christ, reprendre du courage par vos conseils. *Si soye* est pris en ce cas dans le sens du temps optatif des Grecs εἴην, que je fusse.

[26] Que chascun iour puis voir d'euil, etc.

Que je puis voir des yeux chaque jour, mais mon sort est si malheureux que je ne puis rien avoir de lui selon mes désirs. *A mon vueil*, à ma volonté, *secundum voluntatem meam.*

[27] Se veisse une heure le mois, etc.

Si je pouvais voir une heure chaque mois. On voit que la conjonction *si* gouverne dans ce vers le subjonctif devant l'imparfait, comme en latin; *si je veisse* pour *si je voyois*, *si viderem.*

[28] Fort me seroit

Il faut remarquer que *fort me seroit*, qui se trouve répété à la fin des deux couplets, signifie *il me serait extrêmement penible;* il exprime une idée qui ne se rapporte point à la fin de chaque phrase, mais il rappelle le sens du premier vers.

[29] Et que le mien, qui plaint et pleure,

Et que mon cœur qui gémit dans les larmes, est avec lui pour y rester toujours. L'idée de leurs cœurs ainsi échangés est fort ingénieuse et exprimée avec beaucoup de grace et de naïveté.

[30] Car la chose ou l'ueil n'ament,

Car le cœur ne peut guere bien penser à la chose que les yeux ne lui rappellent pas toujours.

[31] Au regard de vostre soussy.

A l'égard de vos chagrins. Selon Wachter, *au regard* et *à l'égard* ont la même étymologie et viennent du verbe allem. *warten* par le changement du *w* en *g*, et celui du *t* en *d* qui sont des lettres de même consonnance.

[32] Tandis mes tables ordonné, etc.

Pendant cela je préparai mes tablettes, et puis j'écrivis, aussi bien que possible, ce que j'ai rapporté ci-dessous. *Tant m'aquiété*, c'est-à-dire tellement, avec tant de zèle et de promptitude.

[33] Plus me vauldroit n'auoir point dieux, etc.

Il vaudrait mieux pour moi que je n'eusse point d'yeux. On remarquera que *plus me* qui se trouve au commencement de ce vers, se trouve répété à la fin de chaque couplet, pour rappeler le sens de ce premier vers, de la même manière que *fort me seroit* dans la chanson précédente. *Plus* est mis ici pour *mieux*, on pourrait dire en italien *valerebbe più* pour exprimer la même chose. *Più*, plus, signifiant aussi davantage.

[34] Mauldit soient les enuieux, etc.

Maudits soient les envieux et le faux danger importun qui est, etc. *Enuieulx* est adjectif, et signifie importun, nuisible, malfaisant. Ce mot est formé du substantif *ennui*, qui lui-même vient du grec ἔννοια, longue application de l'esprit à quelque chose. On dit en ancien proverbe *ennojar* pour ennuyer.

[35] ..... se Dieu vous gard, etc.

Si Dieu vous garde, si vous ne recevez d'autre bien de lui, excepté le plaisir de la vue. *Gard* pour *garde ;* Marot a souvent employé ce mot ainsi syncopé. Le verbe *garder* vient de l'allemand, *warten*. Les Italiens disent *guardare*, pour exprimer la même chose.

[36] A dea sommes-nous en telz termes?

Ah! vraiment, sommes-nous arrivés à ce point? *Dea* est une affirmation que l'on dit *da* maintenant, et qui se met après *oui* dans le langage familier. *Oui-dà*, comme si on disait, *oui vraiment.* Trippault le dérive du mot grec δή, *sanè*, οὕτω δή, oui-dà, *ità sanè.*

[37] ..... ou par deuys.

Par conversation. Deuys est ici pour devise; on trouve ce mot souvent employé avec l'*e* de la fin retranché, lorsque la rime le demande.

[38] L'honneur qui est en saige dame.

L'honneur que l'on trouve dans une femme sage est comparé au fort rocher. La comparaison n'est peut-être pas très-heureuse, au moins elle n'est pas entièrement juste; j'aimerais mieux le comparer à un liquide pur et limpide que la moindre tache peut obscurcir et troubler. Montaigne a dit : *Que le devoir des dames est le marc, et que leur honneur n'est que l'escorce.*

[39] Ainsi que languis sans mal dire, etc.

Ainsi je languis sans me plaindre, et vais cachant ma souffrance, feignant de n'avoir point de chagrin. *Sans mal dire*, c'est-à-dire *médire*, dire du mal de ce que j'éprouve. Me plaindre, mal dire, *malè dicere.*

[40] Je m'y metz en lye ordonnance, etc.

Je me mets en train et prends part au plaisir, quoique mon cœur soit actuellement affligé. *En cueur marrie*, chagriné intérieurement, dans le sens de l'*in petto* des Italiens.

[41] A nul qu'à mon amy n'en chault, etc.

Cela ne touche nul autre que mon ami; hélas! mon cœur

est dans une trop grande gêne. *N'en chault,* du verbe *chaloir*, importer.

[42] Sa venue m'est si très amère.

Sa présence excite tellement mon amour. Amère n'a point ici la signification qu'on lui donne de nos jours; il se prend pour un *amant* ou l'*amour*, et vient alors du verbe *amare*.

[43] Le fruict ou ne scet faire actainte.

Le fruit qu'elle ne peut atteindre. Cette comparaison est très-agréablement exprimée, et fait entendre clairement la pensée de l'auteur.

[44] L'ueil qui a sa plaisance veue.

L'œil qui a vu l'objet dont il est charmé. Nous ferons remarquer ici qu'à cette époque on recherchait avec beaucoup de soin la richesse des rimes. *Veue*, participe du verbe voir, rime avec le substantif *veue*, et deux vers plus haut on peut aire la même remarque dans les mots *attaincte*, employés d'une manière semblable.

[45] Chascun iour là rien que plus ame.

Ainsi je vois là chaque jour celui que j'aime plus que tout au monde. *Chascun iour là.* Chaque jour dans le même endroit, dans un moustier, dans une église.

[46] Ma guarison par nostre dame, etc.

Je vois bien le remède pour ma guérison, et pourtant je ne puis y atteindre. *Par nostre dame;* c'était une locution dont on se servait pour affirmer ce qu'on voulait dire.

[47] Ainsi ma ieunesse se passe.

Cette pensée est tout-à-fait digne d'Anacréon. La femme que l'auteur fait exprimer ainsi, semble avoir été élevée à l'é-

cole d'Épicure; il est plaisant de l'entendre dire que sa jeunesse se passe sans charmes, en attendant de jour en jour le moment des plaisirs. Parny, le plus aimable disciple de la secte épicurienne, s'est exprimé de la manière suivante, dans une pièce de vers intitulée *Demain* :

..... Demain, dites-vous tous les jours.
L'impatience me dévore.
L'heure qu'attendent les amours
Sonne enfin, près de vous j'accours;
Demain, répétez-vous encore.
Rendez grace au Dieu bienfaisant
Qui vous donna jusqu'à présent
L'art d'être tous les jours nouvelle;
Mais le temps, du bout de son aile,
Effleure vos traits en passant;
Dès demain vous serez moins belle,
Et moi, peut-être, moins pressant.

Anacréon a dit dans sa XLI ode :

Τὶ γάρ ἐστι σοῖ τὸ κέρδος
Ὀδυρομενῳ μεριμναῖς;
Πόθεν οἶδαμεν τὸ μέλλον;
Ὁ βίος βροτοῖς ἄδηλος, etc.

Quel gain retirez-vous en vous lamentant sur vos chagrins? car comment connaître l'avenir? la vie des mortels est incertaine.

48 Lui baillay quant tems aperçoy.

Je lui donnai quand j'en trouvai l'occasion.

49 Ceulx sont les maulx que vous auez.

Tels sont les maulx que vous ressentez. *Ceulx sont les maux*, comme s'il y avait *voilà les maux*.

°Car sienne me tient très prisant.

Car il me regarde comme lui étant d'un grand prix.

[51] Chascun se deult de son angoisse.

Chacun se plaint de ses chagrins. *Deult* est la troisième personne du verbe *douloir*.

[52] Mes maulx sont trop plus inhumains.

Mes maux sont beaucoup plus cruels que les vôtres, ma sœur. *Trop plus inhumains :* on sent facilement toute la force de cette pensée. Il y a une trop grande différence entre les maux de l'une et de l'autre.

[53] Qui vous est ung plaisant séjour, etc.

Ce qui doit vous rendre ce séjour agréable et qui vous empêche de devenir plus malheureuse ; mais moi, je ne sais que faire pour, etc. *Ne sçay où tirer*, je ne sais où aller.

[54] De luy vous deuez estrangier.

Vous devez vous éloigner de lui. Le mot *estrangier* signifie ici proprement s'éloigner; mais avec cette signification, il dit encore quelque chose de plus : vous devez vous éloigner de lui, comme si c'était un étranger. Ce mot *estrangier* que nous disons maintenant *étranger*, vient d'*externus*, dont les Italiens ont fait *straniere*.

[55] Mensonges doit l'en controuuer, etc.

On doit inventer des mensonges, quoique Dieu connaisse la vérité. *Doit l'en controuuer*, comme s'il y avait, *l'on doit controuver*.

[56] De sa roe vont deppendant, etc.

De sa roue dépendent les biens de l'amour dont elle vous comblera, un jour la paille tournera. Cette dernière manière de s'exprimer est encore en usage dans quelques provinces. On dit *faire tourner la paille*, pour, *faire changer ce qui existe*.

[57] Mais moy iamais ne reffera.

Mais elle ne me sera jamais favorable. *Refférir* veut dire proprement frapper une seconde fois, *iterùm ferire*.

[58] ...Monamy que tiens chier.

Mon ami qui m'est si cher. *Tenir cher,* comme nous disons, *tenir à cœur*.

[59] Cela vous est ung grant traueil, etc.

Cela vous fait éprouver une cruelle privation. Un grant travail, pour marquer la peine qu'on éprouve à se contraindre dans une pareille circonstance.

[60] La faulce guecte, etc.

La calomnie qui va furetant çà et là, et semble ne chercher à voir que dans les lieux où elle peut faire du mal à quelque jeune personne par ses mauvais rapports. *La faulce guecte:* l'idée de représenter la calomnie comme une sentinelle trompeuse, toujours occupée à chercher le mal pour trouver les moyens de nuire, est fort ingénieuse.

Cléanthe s'exprime de la manière suivante en parlant de la calomnie :

Κακουργότερον οὐδὲν διαβολῆς ἐστί πω·
Λάθρα γὰρ ἀπατήσασα τὸν πεπεισμένον,
Μῖσος ἀναπλάττει πρὸς οὐδὲν αἴτιον.

Rien n'est aussi pernicieux que la calomnie, car elle déchire en secret l'homme le plus sûr de lui-même; elle excite la haine contre celui qui ne mérite que l'estime.

[61] Près de mamour languis èt trance.

Je languis et soupire auprès de mon ami. *Mamour* pour *ma*

amour; amour était du féminin et souffrait l'élision de *ma*, voilà pourquoi on dit encore dans le langage familier, *mamour,* pour, l'objet de mon amour, mon amie.

[62] Ung mauuais coup rué de bouche.

On ne pourrait rendre cette expression avec autant de force en français : c'est comme on dirait dans le langage familier, *un mauvais coup de langue;* encore on ne reproduit pas le mot *rué*, qui signifie lancer avec force; du gr. ῥύειν, *facere impetum.*

[63] Qui d'amours n'entend le latin.

Celui qui ne comprend pas toute la finesse de l'amour. On voit, par cette expression, combien nos pères attachaient de prix à la langue des Romains.

[64] Taire son vueil en cueur reclus, etc.

Cacher ses désirs au fond de son cœur, que d'être surprise dans un piége. *Surprins à la glus; surprins* vient du verbe *surpriure*, et non pas de *surprendre*, qui fait *surpris.*

[65] D'amer homme dont i'ai la mort.

D'aimer un homme qui est mort pour moi. Ce fut seulement au commencement du XVIe siècle que le verbe *amer* venant d'*amare* prit un *i*, les diphtongues étant toujours beaucoup plus douces que les voyelles simples.

[66] Or n'est nulle portant atour, etc.

Il n'est pas une femme richement parée plus malheureuse ni plus désolée dans aucune circonstance. *Portant atour :* à cette époque, les vêtements seuls servaient à faire reconnaître les nobles et les personnes riches des gens du peuple; quelle révolution dans la parure depuis cette époque!

[67] Car quant le mien trauail auriez.

Car quand vous auriez tout le chagrin que j'éprouve. Nous avons fait ci-dessus une remarque sur le mot *travail*, employé dans le même sens pour faire sentir toute la force de sa douleur.

68 Et si, deuant toutes, maintiens.

Et ainsi, je soutiens devant toutes les femmes. *Maintenir*, tenir de la main, *manu tenere.*

69 Qui vous tenez désemparée.

Qui vous regardez comme plus malheureuse que moi. *Désemparer* signifie proprement *détruire*, *perdre.*

70 Dictes que plus vous esmayez.

Vous prétendez souffrir plus que moi. *S'esmayer* veut dire s'étonner; on le dérive de *mirari*, d'autres le font venir d'*emovere.*

71 Pose qu'il n'eust de moy mercy.

Je suppose qu'il n'eût point pitié de moi. Mercy vient de *merces*, récompense; la loi salique permettait de racheter tous les crimes, au moyen d'une amende pécuniaire; voilà pourquoi on a donné au mot *merci* la signification de *pardon*, *pitié*, *miséricorde.*

72 Mon cueur de plus en plus se boute.

Mon cœur se chagrine de plus en plus. *Bouter* veut dire mettre; mais il signifie aussi quelquefois frapper, et vient de *pulsare.*

73 Pour entendre se i'orray goutte.

Pour tâcher d'entendre quelque chose. *Ouïr goutte*, c'est-à-dire *entendre faiblement.* En Normandie on dit encore dans le bas langage, *je n'entends goutte* pour *je n'entends pas.*

[74] Ainsi ne s'aperczoit nesung.

Ainsi personne ne s'aperçoit de ce que je pense. *Nesung*, aucun, pas un.

[75] Je n'ay de nully chière bonne, etc.

Je n'obtiens de personne le plaisir que je désire. *Chière bonne* est une expression qui signifie *accueil gracieux, bonne réception*, etc.

[76] Pour faire fortune assouuie.

Pour rendre la fortune entièrement satisfaite. Il y a beaucoup de force dans cette expression *faire la fortune assouvie;* la rassasier de sa mort, puisqu'elle lui a ravi ses plaisirs.

[77] Ou mon cas maint.

Dans lequel je détaillai ma position. Mon *cas* venant de *casus, cadere*, ce qui m'est arrivé.

[78] Angoisse me queurt seure.

Le danger me poursuit assurément. *Queurt* est la troisième personne du présent du verbe *querir.*

[79] Plus de moy n'a desconfortée.

Il n'y a pas de femme plus malheureuse que moi. *Plus de moi :* on voit ici le *que* remplacé par *de*, c'est la règle des Italiens, qui expriment le *que* par *di* après un comparatif.

[80] Qui dedans le courage rit.

Qui rit dans le fond de son cœur. Le mot *courage*, placé pour faire sentir la force supérieure à la douleur, vient du bas latin *corragium*, qui lui-même a été fait de *cor.*

[81] Où mon cas gist en général.

Où ma position est entièrement détaillée. *Mon cas gist;* ce dernier mot est un temps de l'infinitif *gésir,* venant de *jacere.*

82 Et pour tenir le party mien, etc.

Et pour soutenir mon parti, mais que je ne sois point trompée dans mon attente. On lit dans le *roman de Tristan,* en parlant du roi Norgales. « Le cuide prendre et retenir, car moult le hayt, pour ce qu'il l'a battu; *mais il a failli à son esme,* car Tristan se deffent, etc. » Il s'est trompé dans son attente.

83 Allons ung iour vers là esbattre, etc.

Allons un jour nous expliquer devant elles, et leur détaillons notre histoire; je suis fatiguée de discuter avec vous; au nom de dieu, suivez mon conseil.

84 Depuis, par un couuert chemin, etc.

Alors suivant un chemin couvert, je vins où je demeurais. *Faire mencion,* demeurer, de *manere.*

85 Pour son maleureux cas douloir.

Pour plaindre son malheureux sort.

LA VIE

DE SAINT HARENC,

GLORIEULX MARTYR;

ET COMMENT IL FUT PESCHÉ EN LA MER
ET PORTÉ A DIEPPE.

LA VIE
DE SAINT HARENC,
GLORIEULX MARTYR.

Gratieulus Harengie, super ignem tribulatis, vinaigria sinapium.

1 Bonnes gens oyez mon sermon,
En icelluy temps que sainct Raisin
Si fait troter maint pélerin,
Il voult de ce siècle finer
Aussi au meilleu de la mer,
Entre Boulongne et Angleterre,
D'ou l'en ne treuue point de terre,
Fut pris le corps sainct Harens
Qui souffrit pis que sainct Laurens,
Martyre fut et mis à mort,
Quarante tyrans d'un accort!
2 Dedans ung batheau se boutèrent,
De nuyt de jour tant peschèrent
A leurs rais et à leurs fillez
Que saint Harenc fut attrappez,
Et de ses frères plus de cent;

Mais il leur vint ung si grant vent
Que à peu qu'ilz ne se noyèrent,
Adonc saint Harenc apportèrent,
A Dièpe fut son corps mis.
Il vint ung yurongue estourdis,
Entour minuyt, à la chandelle,
Qui le porta à la tauerne,
Sur le gril le mist pour rostir,
Et puis le gourment sans faillir
Le manga auec les aulx,
Les autres on charge sur cheuaulx,
Et les maine où, à Paris,
Et si en eut se m'est aduis,
Qui en cacques forment sallèrent,
De telz y eut qui le brûlèrent
Tout vif, dont ce fut grant dommage;
Oncques on n'en fist tel oultrage
Comme on en fist ceste année,
Car il fut mis en la fumée,
[3] Pendu en guise de larron,
Et depuis mengé au cresson,
Au vinaigre et à la moustarde;
Mais ne me donne de garde
Que ce sainct dont nous parlons
Fut mis avec des ongnons
En ung pot par maintz morceaulx,
Et fut happé de deux ribaulx
Qui l'emportèrent par grant haste,

Depuis fut mis ce sainct en paste,
En caresme certainement,
[4] Il se fait crier bien souuent
Dedans Paris, en plusieurs lieux,
Sainct Harenc est moult précieux;
Il fait des miracles souuent,
Il fait tousser assez de gens,
Chacun sçait bien que pas ne mens,
Il fait gaigner le tauernier.
Sainct Harenc est moult à priser,
Qui tant est renommé en France,
Sainct Harenc donne pitance
Aux Carmes aux Augustins,
Aussi fait-il aux Jacopins.
Sainct Harenc qui bien le nomme,
Il est connu jusques à Romme;
Aussi est-il en Angleterre,
En Flandres et en plusieurs terres,
En Bourgongne et en Auuergne,
En Portingal et en Espaigne,
[5] Et du costé des grans montaignes,
En Prouuence et en Lombardie,
En Normendie et en Lorraine,
En Berry et en Acquitaine,
Et sur la riuière de Loyre
Se fait porter à mainte foire,
Par le monde se fait porter
[6] Ce sainct dont ouy auez,

Fut né au meillieu de la mer,
En son sainct corps n'eust point d'amer,
Ne n'en menga onc en sa vie,
De cela je vous certiffie;
Mais bien souuent voulloit-il boire,
Mes bonnes gens vous deuez croire
Que quant on menge sainct Harenc,
On y doit boire bien souuent,
Aussi com vous me orrez retraire.
Il y en a de deux manières,
L'un est sor et l'autre est blanc,
Et si en a de bien puant,
Car on dit tout communément,
En ung prouerbe bien souuent,
Se hareng put, c'est sa nature;
Si fleure bon, c'est auenture
Poures gens ne le dient mye,
Car souuent leur sauue la vie,
Tant est gracieux et courtois,
On le menge auec les pois,
En carresme certainement,
Chascun scet bien se je mens
Et ses bonnes gens de village
7 En font souuent de bon potage;
C'est grant pitié que sainct Harenc
Est martire ainsi souuent,
Car en ce sainct temps de carresme,
D'icy iusques en Angoulesme

Est martire ce sainct martir;
Car souuent le fait-on rôtir
Sur le gril ou sur le charbon;
Mais il viendra une saison,
Que sainct Harenc fera miracles,
Qu'on doit mieulx priser que triacles,
Vous auez ouy le sermon
De sainct Harenc si pardonnon
Tous les peschez de ceste année
Et de celle qui est passée,
Et trois cens ans de vray pardon
Et dix moys, c'est ung noble don,
Nous prirons pour la poure gent
Que Dieu leur doit faulte d'argent;
Et s'ilz veulent au besoing secours
Qui leur face tout au rebours.
Pour cardinaulx ou pour euesques
Ne faut-il ia faire prière?
Car tout va sen deuant derrière.
Mettons nous trestous à genoulx,
A Dieu ne souuiegne de vous,
Ne vous chault comme tout en aille
Dessus ou dessoubz vaille que vaille,
Dictes amen dévotement
Cy fine la vie sainct Harenc.

¶ *Explicit.*

NOTES.

LA VIE DE SAINT HARENC.

[1] L'idée de cette pièce de vers est fort originale; il est plaisant d'entendre décrire le sort des harengs, sous la forme d'un saint dont on raconte l'histoire.

[2] Dedans ung batheau se boutèrent.

Se mirent dans un bateau. *Batheau* venant du bas latin, *batus*, *batellus*, ou peut-être du grec βάτεῖν, aller.

[3] ... En guise de larron.

En guise, ne signifie point ici *à la place de*, mais *comme* un voleur. C'est la manière de préparer ce que nous appelons les *harengs saures*.

[4] Il se fait crier bien souuent.

Vergy s'exprime ainsi au mot *appétits*. Les femmes qui crient des harengs dans les rues de Paris, crient, *appétits*, *appétits*. Elles appellent ainsi les harengs pour qu'on en achète, comme étant propres à donner de l'appétit.

[5] Et du costé des grans montaignes.

Les Alpes.

[6] Ce sainct dont ouy auez, etc.

Dont vous avez entendu parler, naquit au milieu de la mer, son saint corps ne porte point d'amertume, et il ne mangea de sa vie rien d'amer, je vous assure, mais il avait bien souvent envie de boire.

[7] En font souvent de bon potage.

C'était alors l'usage de faire du potage aux harengs : dans la loi somptuaire que Philippe le Bel promulgua, en 1294, il régla ainsi la quantité de mets qu'on pourrait servir sur les tables; au souper, qui était le grand repas, deux mets et un potage au lard, et en cas de jeûne, *deux potages aux harengs* et deux mets, ou un potage et trois mets; au dîner, qui était le petit repas, un mets et un entremets.



LE DÉBAT

ET PROCÈS

DE NATURE ET DE JEUNESSE,

A DEUX PERSONNAGES.

LE DÉBAT

ET PROCÈS

DE NATURE ET DE JEUNESSE.

LE PROLOGUE C'EST L'ACTEUR.

Pourtant se i'ay la teste folle
J'ay esté à bonne escolle,
Où i'ay souuenteffois apris
[1] Qu'on ne doibt pas dire friuolle
Ou autres faiz de bouche volle,
Dont maint homme est souuent repris
Ma matière vueil mectre en pris
De ieunesse dont suis espris
Qui à nature se rigolle,
Ce n'est pas de ieux ne de rids,
Mais c'est de larmes et de crys
Vecy ieunesse qui parolle.

JEUNESSE COMMENCE.

Nature qui viure peust
Tant comme sa voulenté feust,

Sans décheoir, sans affoiblir,
Sans maladie qu'on eust,
Sains et haictiez légers feust,
[2] Et sans doubtance d'ennieillir
Bien pourroit ses voulloirs cuillir,
De pou se pourroit esbahir
Se ia aultre siècle n'eust;
Mais tu fais l'omme à ce faillir,
Et en sa vieillesse sailir
Comme soncques ieune esté eust.

NATURE.

[3] Jeunesse ainsy n'a va mye
Quouque tu penses est follie
Parler conuient d'aultre matin
Quant tu es en ta druerie
Cuides tu donques que ie oublie
Que tu ne viennes à ta fin,
Ja pour force ne pour hutin,
Ne scauras tu trouuer engin
Que vieillesse bien ne le plye,
[4] Tu n'as q'un soir et ung matin
Comme la fleur de l'aubespin,
Qui flourist huy, demain flétrie.

JEUNESSE.

Nature i'entens bien et croy
Que ie ne puis ce par moy

Tousiours en cest estat durer:
Quant i'ay le cueur ioli et gay,
Il ne me chault guères de toy,
5 Ne comment tu doyes ouurer,
En moy, bien paistre et abuurer,
Coinctement vestir et parer
Toute mentention employ
Quant ie me cuide asseurer
Lors me reprent pour meurer
Viellesse et me mect en son ploy.

NATURE.

Jeunesse tu es hors du sens,
Tu ne mectz heure ne pourpens
A ce qui est à aduenir,
6 Quant n'a demaines tes bobeus
Ne te chaut qui est hors ou ens,
Mais que beau temps voyes venir
Ce ne peulx tu pas maintenir;
Car plus ne te peus contenir,
Que tousiours se passe le temps
Qui est allé ne peut venir,
Vieil te conuient aduenir,
7 C'est la somme de tes despens.

JEUNESSE.

Nature tu ne m'aymes point
Quant tu ne me tiens en tel point

Que vieillesse ne me neust;
Tout le temps me vient si à point
Que ie ne scay par nul mespoint
Nulle chose qui m'esmust,
Chose qui greuer me peust,
Où est le cueur qui ne s'esmeust,
Et qui deffessé ne feust,
Quant tel iolyesse le point
Qui force et santé congneust
Jamais redoubter ne deust
Vieillesse qui les cueurs despoint.

NATURE.

Jeunesse apprens si fais que saige,
8 Et retiens les poins de l'aage :
Combien chascun les doibt tenir !
Dieu qui fist l'homme à symaige
Met trois choses en son usage,
Que nul ne peut contretenir,
Commencement estat tenir,
Puis ces troys conuient il venir,
Qui droict venir à passage,
Amendement premier atir
Estat le moyen et partir,
Finir et décline tout l'aage.

JEUNESSE.

Nature bien me fais sçauoir

Que homme doit troys choses sçauoir.
9 Commencement pour esmouuoir,
Estat pour estre en son pouuoir,
Fin pour venir en son desclin,
Ha com ie suis sot et belin,
En estat suis et en chemin
Dont il me conuient remouuoir,
10 Si vault mieulx que ie m'aclin
Aux viendes et au bon vin,
Que quant ne me pouray mouuoir.

NATURE.

He ieunesse, toy te chastie,
Et si laisse ceste follie
Pour les grans périlz qui y sont,
Si donc tu te fais si iolie,
Si mignonne et si polie,
11 C'est ung pou de cire qui fond,
Ne te fie pas en ce mond
Qui la force gaste et confond
En luxure et en gloutonnie :
Tu es encore au chef du pont,
Retourne, ne va plus à mont,
Que ne descendes sans pollie.

JEUNESSE.

Nature, tu n'as mye droit
Qui me parles en tel endroit,

Et me loues à retourner ;
Je n'ay pied ne membre retraict,
Si suis sain et haictié et droict ;
Et si me veulx si bestourner
Laisse encore moy séiourner,
Et à ma semonce adiourner
Joye et déduit que i'ay attrait
Encore me puis bel atourner :
Quant ie ne me pourray tourner
Lors sauueraige le retraict.

NATURE.

He! ieunesse, la mort te suit ;
Car nulluy elle n'asseure
Ne te donne point de respit :
12 Elle vient plus que à l'ambleure
Pour ung pou de sang meslure
Seras-tu point en son escript
Se mort ta force desconflit,
Et tu n'es en estat prouffit
Ceste mort sera trop sûre,
La mort si prent que rien n'eslit,
Aussi le ieune en son liet
Comme le vieil en aournure.

JEUNESSE.

Nature souuent m'espouuente,
Mais iamais Dieu si ne consente

Que ie doye jeune finir,
[13] Il ne seroit rien si dollente;
Car ie suis aussy comme lente
Qui est au point de son flourir,
S'il me conuient ainsi mourir
Et ma vie aussi deffinir,
Droict au millieu de ma iouuente
Je ne pourroye ce souffrir :
J'ayme trop mieux m'enuiellir
Quelque vieillesse que ie sente.

NATURE.

Jeunesse, raison ne veult mie
Que chacun soit vieillesse amie :
Jamais ieunes homs ne mourront,
[14] L'outrage est la grant gloutonnie
Que chacun fait, ne sueffre mie
Qu'il viue tant comme il vouldroit,
Se tu te veulx gouuerner droict
Et viure par rigle et par drois,
Se tu veulx alonger ta vie,
Et se tu veulx faire seur fait,
Par gloutonnie ou par meffait,
Tost auras ta vie finie.

JEUNESSE.

Nature ne vient aultrement
Maladie n'encombrement,

Que par forfait et par oultrage,
Dont ie m'esmerueille comment,
Ceulx qui viuent si sobrement
Cheent souuent en grant malaige
15 Et tel maine grant rigollage,
Et tousiours à iolis couraige
Que nul enfermeté ne prent
Puis qu'il n'y a auantage
J'ayme mieux mener ioye et rage
Qui plus se garde plus mesprent.

NATURE.

Jeunesse, si a moult à dire,
Pas ne sommes d'une nature
Ne d'une condicion duit :
Les ungs veullent sobrement viure,
Et les aultres iouer et rire,
Et estre en feste et en déduit.
16 Tel est poure de corps, d'abit
Qui plus longuement estés vit
Que cil qui bons morceaulx atire,
Qui s'emplist trop son mal luy nuyt,
Santé n'y treuue point de vid
Contre la mort le conuient suyure.

JEUNESSE.

Nature, que pouraige faire,
17 Ne quel chief me pouraige traire

De celle mort qui tant m'ennuye?
Est-il sirop ne lectuaire,
Ne chose que de son usaige
Me retardast de maladie?
Se ie congneusse tel maistrie
La mort ne fust ia si hardie
Qu'elle m'osast de rien meffaire;
Ains usasse en ioye ma vie,
18 Si qu'elle fust si enuiellie,
Qu'il n'y faulsist que le suaire.

NATURE.

Jeunesse, au monde n'a médecine,
Ne en herbe ne en racine,
Qui contre mort puisse valloir;
Puisque la mort mectra son signe
Es poulx de l'omme et l'orine,
Nul resconfort n'y peut auoir,
Pour ce ie fais bien assauoir,
Tant comme tu es en bon pouuoir
Doibs mener necte vie et digne
Que ce mort te veult recepuoir,
Que ne te puisse decevoir,
19 Car qui bien vit par droit bien fine.

JEUNESSE.

Nature, ie ne doubte mye
Que qui mainne la bonne vie

Que il ne vienne à bonne fin.
Mais maint homme ne cuyde mye
Quant il est en sa druerie,
Qu'il doye venir à déclin,
A iouer a son cueur enclin
S'il est en priez ou en iardin
Legièrement l'auroit oublie
Sa pensce et son engin
Est en auoir soir et matin
Sa voulenté toute acomplye.

NATURE.

20 Jeunesse, celluy pense en vain
Qui s'actent du soir au demain,
Le iour passe force déchiet
S'un ieune homme est fort et sain,
Pour ce n'a il pas en sa main
Prinse sa santé dont il chiet,
Une heure aultre rechiet
En sa vie n'a rien certain,
21 Se de sa santé luy meschiet
A tard commence son engin
Quant la mort le prent tout à plain.

JEUNESSE.

Nature, bien m'a mis en voie
Que pou vault la feste et la ioye,

De ce siècle et le déduit,
Que plus si afferme et appoye,
Plus y acroyt et rien ne poye;
Que le sciècle est faulx et vid
Quant homme est en fest ou en bruict
Tel auec luy se déduit,
Qui au tiers iour mort le conuoye,
22 Comme ung peu d'ombre passe et fuit,
Qui resemble songe de nuit,
Huy l'ay perdu et yer l'auoye.

NATURE.

Jeunesse, de ce ne doibs croire
Que nul ne se deuroit recroire
De bien faire tant comme il vit;
Car ce siècle n'est qu'une foire,
Qui plus a et moins veult acroire.
Garde soy bien que il s'acquit
Se il n'a effacé rescript,
Tant comme il a bon respit,
Trop luy sera la paye noire,
Après mort n'a nul contredit,
23 Mort ne ioue pas à racquit,
Ce qu'a deffait ne peut deffaire.

JEUNESSE.

Nature, bien m'accorde à toy,
Que trop as plus veu que moy

Et sces mieulx le meilleur eslire,
Désoresnauant te croiray,
Et de péché me garderay;
24 Car c'est la rien du monde pire.
Or en doint Dieu que ie m'en tire
En ce petit temps que uiuray,
En fait et au mieulx que pourray,
Et mon bien fait puist souffire
A tous mes péchés pour tout vray
Quant de ce lieu ie partiray.

Explicit.



NOTES.

LE DÉBAT ET PROCES DE NATURE ET DE JEUNESSE.

[1] Qu'on ne doit pas dire frivolle, etc.

Qu'on ne doit pas dire des choses frivolles. *Ou de bouche volle*, c'est-à-dire sortant d'une bouche légère : on ne trouve dans aucun glossaire le mot *volle* pris dans l'acception de *léger;* il est à présumer que ce mot a échappé aux soins de tous ceux qui ont fait des recherches sur l'ancien langage; il vient probablement de *volatilis*. On appelait autrefois *volet*, une espèce de flèche mince et légère, qui fendait l'air avec beaucoup de rapidité.

[2] Et sans doubtance d'envieillir, etc.

Et sans la crainte de la vieillesse, on pourrait bien satisfaire ses désirs.

[3] Ieunesse ainsi n'a va mye, etc.

Jeunesse, cela n'est point ainsi, tout ce que tu penses est folie, il convient de parler d'une autre manière. *D'aultre matin*, comme nous dirions familièrement, ce discours est bon pour demain.

[4] Tu n'as q'un soir et ung matin.

Ce vers et les deux suivants sont pleins de grâce. Malherbe

semble n'avoir fait que les rajeunir dans cette strophe de la consolation à M. Duperrier, sur la mort de sa fille :

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et Rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

[5] Ne comment tu doyes ouurer, etc.

Ni comment tu doives travailler ma personne, bien manger et boire, et en même temps me vêtir et me parer, voilà à quoi je mets toute mon attention. *Ouvrer en moi*, c'est-à-dire *me détruire par les années.*

[6] Quant n'a demainés tes bobens.

Quand ton orgueil n'est pas rabattu.

[7] C'est la somme de tes despens.

Voilà ce que tu ne peux éviter. L'image du temps, qui se trouve dans les vers précédents, est très-bien. J. B. Rousseau a exprimé la même idée dans son ode au prince de Savoie :

Ce vieillard qui, d'un vol agile,
Fuit sans jamais être arrêté,
Le temps, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit.
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître,
A mesure qu'il le produit.

[8] Et retiens les poins de l'âge, etc.

Et retiens les avis de la vieillesse, comme chacun doit en être pénétré. Dieu qui fit l'homme à son image, etc. *symage :* avant qu'on eut décidé de mettre les pronoms au masculin de-

vant les noms féminins qui commençaient par une voyelle, pour éviter l'hiatus, on réunissait souvent le pronom avec le nom suivant. C'est ainsi qu'on disait *symage* pour *sa image*, *mintention* pour *ma intention*, etc.

[9] Commencement pour esmouuoir.

Ce sont les trois principales situations de l'existence, l'aurore, le milieu et le déclin de la vie.

[10] Si vault mieux que ie m'aclin, etc.

Il vaut mieux m'adonner maintenant aux viandes et au bon vin, que quand je ne pourrai plus remuer. L'auteur semble avoir traduit ici les derniers vers de la XVe ode d'Anacréon, ou du moins avoir pris l'idée du poète grec.

Ὡς οὖν ἔτ' εὐδί' ἐστὶ,
Καὶ πῖνε, καὶ κύϐευε,
Καὶ σπένδε τῷ Λυαίῳ,
Μὴ νοῦσος ἤν τις ἔλθῃ,
Λέγῃ : Σὲ μὴ δεῖ πίνειν.

« Pendant que le calme règne encore, buvez, jouez aux dés, faites des libations en l'honneur de Bacchus, de peur qu'une maladie ne vienne s'emparer de vous, et dise : Tu ne dois plus boire. »

[11] C'est ung pou de cire qui fond.

Les vers précédents et ceux qui suivent sont pleins de grace et de force. Cette pensée a souvent été reproduite par nos poètes modernes, je doute qu'aucun l'ait rendue avec plus de charmes.

[12] Elle vient plus que à l'embleure.

Elle vient plus vite qu'au pas. Horace avait exprimé la

même idée dans la première strophe de son ode à Postume. (Ode XIV, liv. 2.)

Eheu, fugaces, Postume, Postume, labuntur anni, etc.

Postume, cher Postume, hélas!
Le temps a des ailes rapides;
Tes vœux ne retarderont pas
L'affreuse vieillesse et les rides,
Ni l'inexorable trépas.
Trad. de DARU.

[13] Il ne seroit rien si dollente, etc.

Il n'y aurait rien de si malheureux, car je suis comme la fleur qui est sur le point de s'ouvrir. *Lente*, venant de *lens*, signifie proprement *lentille;* mais dans ce passage il est mis pour toute espèce de plante en général.

[14] L'outrage est la grant gloutonnie.

La cause de notre perte vient de nos excès.

[15] Et tel maine grant rigollage, etc.

Et tel mène une vie dissipée et se trouve toujours au milieu des plaisirs, qui n'est atteint d'aucune infirmité. Puisqu'il n'y a aucun avantage, j'aime mieux jouir de la vie; plus on a de retenue, moins on a de raison. — Cette morale est tout-à-fait agréable; malgré les bons raisonnements de la Nature que l'auteur fait suivre, il est toujours dangereux de les faire précéder par d'autres qui plaisent davantage.

[16] Tel est poure de corps, d'abit, etc.

Tel est mal nourri, mal vêtu, qui vit plus long-temps que celui, etc. *Longuement estés vit*, vit longuement des étés; c'est la partie prise pour le tout, comme en poésie nous comptons maintenant les années par les printemps.

[17] Ne quel chief me pouraige traire, etc.

Et par quel moyen pourrais-je me soustraire à cette mort? etc. Le mot *chief* s'emploie pour tout ce qui peut marquer la supériorité, c'est le κεφάλη des Grecs et le *kopf* des Allemands. Il est mis ici pour *pour quel moyen puissant, irrésistible,* pourrais-je employer, etc.

[18] Si qu'elle fust si enuiellie, etc.

De manière qu'elle fût si usée, qu'il ne lui fallût plus que le suaire. Le *suaire,* linceul dans lequel on ensevelit les morts, de *sudarium,* dont les Grecs modernes ont fait σουδάριον.

Ce que l'auteur dit ici des médicaments, au moyen desquels il pourrait prolonger sa vie, Anacréon l'avait dit en parlant de l'or:

Ὁ πλοῦτος εἴγε χρυσοῦ
Τὸ ζῆν παρῆγε θνητοῖς,
Ἐκαρτερῦν φυλάττων,
Ἵν' ἄν θανεῖν ἐπέλθῃ,
Λάβῃ τι, καὶ παρέλθῃ.

« Si un amas d'or prolongeait la vie des mortels, j'en accumulerais avec soin, afin que la mort, quand elle viendrait, en prît et s'en allât. »

[19] Car qui bien vit par droit, bien fine.

Car celui qui mène une bonne vie, a toujours une heureuse fin.

[20] Ieunesse celluy pense, etc.

C'est cette même pensée dont la nature se sert pour engager la jeunesse à mener une bonne vie, qui a fait dire, dans un sens contraire, au vieillard de Théos:

« J'ignore le temps qui me reste à vivre: soucis, éloignez-

vous de moi; avant que la mort ne vienne me surprendre, je veux jouer, rire, etc. »

[21] Se de sa santé lui meschiet, etc.

S'il voit sa santé s'affaiblir, il commence tard ses réflexions, au moment où la mort est sur le point de le prendre. Son *engin :* on trouve ce mot employé dans diverses acceptions; ordinairement il signifie *esprit*, venant d'*ingenium ;* il est mis là pour réflexion, l'action de réfléchir, l'occupation de l'esprit.

[22] Comme ung pou d'ombre passe et fuit.

Cette image de la mort est bien sentie; J. B. Rousseau, avec le génie d'une langue épurée, s'est presque exprimé de la même manière:

L'homme en sa course passagère,
N'est rien qu'une vapeur légère
Que le soleil fait dissiper.
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre,
Et ses jours passent comme une ombre
Que l'œil suit et voit échapper.
(Ode X, liv. I.)

[23] Mort ne ioue pas à racquit.

La mort ne joue pas pour donner la revanche; ce qu'elle a fait une fois, elle ne peut le défaire.

[24] Car c'est là rien du monde pire, etc.

Car rien n'est pire au monde; puisse Dieu me permettre de m'y soustraire, pendant le peu de temps qui me reste à vivre! *Or en doint*, en donne, en permette, du verbe DOIGNER, *donare.*

LE DÉBAT

DU CORPS ET DE L'AME,

ET LA VISION DE L'ERMITE.

LE DÉBAT

DU CORPS ET DE L'AME.

[1] Ung hontz estoit au siècle de grant extraction,
Mais pour fuir le monde et sa déception,
Quant luy fut réuélée ceste vision,
[2] Tantost deuint hermite par grant déuocion,
La nuyt quant le corps dort l'âme souuent veille
Aduient à ce preudomme tresgrande merueille;
Car sentoit ung mort murmurant à son oreille,
Et l'âme d'autre part qui du corps se merueille.
L'âme se plainct du corps et de son grant oultraige,
Le corps respond que l'âme a fait cet oultraige:
[3] Lors allégant raison, lors allégant usaige,
Tout se retint l'ermite comme preudomme et sage.

L'AME PARLE.

Et dolent corps, dit l'âme, quel es tu deuenu?
Tu estois deuant hier pour sage homme tenu,
Deuant toy s'enclinoit le grant et le menu.
Or es soudainement à tresgrant honte venu,
Où sont tes grans maisons et tes grans édifices,
Tes chatealx et tes tours faictes par artifices,
Tes gentilz escuiers mis en diuers offices?

4 Tout seul es demouré comme musart et nices :
5 Bien est le temps changé et ta chance muée,
En lieu de grans maisons et de chambre parée,
Entre sept piez de terre est ta chair enserrée,
Et je, par tes meffais, suis en enfer dampnée.
Toy que Dieu auoit créé tresnoble créature,
De tresnoble matière et de noble figure,
Il m'auoit par baptesme fait innocente et pure,
Par toy suis en péché, par toi suis en ordure;
Par ta dolente chair suis de Dieu réputée :
Pourquoy, puis dire, pourquoy suis-ie oncques née
6 Mieux me vausist assez que feusse anichilée
Ou du ventre ma mère au sépulcre portée,
Tant comme tu as vescu en ceste mortelle vie,
De toy bien ne me vint ne de ta compaignie
Aux péchéz m'as attrait et fait faire folie.
Donc nous serons en paine que ne nous faudra mie
Nostre paine surmonte tout mal et martire
Que tout cueur peult penser ne langue dire
Las à touiours durer c'est paine que tent et tire
Sans confort, sans remède toute l'eure s'empire.
Où sont tes champs, tes vignes, tes terres cultiuéez?
Tes maisons, tes chastealx et haultes tours leuées?
Tes pierres précieuses, tes couronnes doréez,
De l'or et de l'argent les sommes embourcéez?
Où sont tes litz de plume et beles couuertures,
Tes robes à rechanges, sur estranges couleurs,
Les espices confites sur estranges saueurs,

7 Les coupes et hennaps pour seruir seigneurs?
Où sont tes espreuiers et tes nobles oysiaulx,
Tes bracques et leurierz courans par les bois haulx
En lieu de sauuagine et d'auis gras morceaulx,
Est ta chair maintenant viande à vermiceaulx.
La tour de ta maison en vers toy fort s'aproche,
Car par les parties basses le halt ioint à ta bouche;
Tu n'as membre sur toy qui n'ait aulcun reproche
Os, chair et cuir pourry, tu n'as dent qui ne loche:
Ce que as par péché pour long temps amassé,
Par force et par rapine et par serment faucé,
Par peine et par labour et par le corps lassé,
En une petite heure est ensemble passé.
Tu n'eustz parent ne amy en ta vie
Qui n'ait horreur de toy et de ta compaignie.
Ta femme, tes enfans et toute ta meignie,
Ne donneroient pour toy une poire pourrie :
Ilz se passent de toy moult légièrement,
Car ilz ont maintenant tout ton gouuernement;
Ton or et ton argent et tout ton ténement.
Tu n'as de demourant fors que ton dampnement;
De toute ta richesse, de toute ta substance,
Que tu leur as laissé en grant abondance,
Ne donneroient pour toy et pour ta déliurance
8 Dont ung poure peust auoir ung iour sa substance.
Or peutz donc, dolente chair, sentir et esprouuer
Pour quoy on doit le monde fuir et esprouuer;
Car on ne peult en luy sinon falace trouuer;

Et sy ne peult mie fors par la mort prouuer,
Tu n'as plus maistre ouurier qui riche robe taille,
Car tu as la liurée de poure garsonnaille;
[9] Et sy ne feras iamais à poure homme la taille
Ne plus n'auras grant cheval à entrer en bataille.
Tu n'as pas maintenant la peine et le tourment
Que ie seuffre tousiours sans allégement;
Mais tu lairas aprèz le iour du iugement,
Quant reuiendras en vie, se l'escripture ne ment,
Regarde bien ta vie, et puis ta mort remire.
Tu as esté tirant qui tout prent et tire:
Or te tire vermine et dérompt et déchire
A mon parler me fuis, car ne scays contredire.
Quant le corps voit que l'âme tellement le demaine
Les dents estraint, moult fort et met toute sa peine,
[10] Et gémit et se plainct, et la teste demaine
Comme soupirer puisse et prendre son aleigne.
Le monde te portoit réuérance et honneur,
Les grans et les petis te clamoient seigneur;
[11] N'estoit si grant homme qui n'eust de toy paour,
Or est tout perdu et ta gloire et ta valeur.

LE CORPS PARLE.

[12] Quant la teste olt leuée et sa vertu réprinse,
Si dist à l'esprit i'ay mis mal mon seruice
[13] Tu as prins plaît outre moy mais bien est nice;
Il ne finera pas du tout à ta deuise,
Se n'est pas merueille se le corps se meffait,

Car de par soy en luy n'a rien parfait,
Moult ligièrement s'encline et tantost est défait,
Ce que raison ordonne et ce que raison fait;
14 D'une part fiert les diables, l'autre le monde rue
Et pource la poure char ne peult estre dure,
Qu'elle ne soit par délit de ligier abastue,
Ou par mal consentement desconfite et perdue.
Mais ainsi comme tu dis Dieu ta faicte et créée
De sens et de raison tant moult bien aournée,
Il t'a fait ma dame et à toy ma donnée,
Ta chamberière suis par toi suis gouuernée,
Puis donc que Dieu t'a sur moy donné puissance,
Et donné raison et claire congnoissance
Tu deusses bien estre de telle pouruéance,
Que n'eusses fait péché par aulcune ignorance;
Car tous saiges hontz doibuent sauoir et entendre
Que on ne doit la chair blasmer ne reprendre,
Le blasme est à l'âme qui ne se veult défendre,
Le corps doit délicter et les gras morceaulx prendre,
15 Se l'esperit ne fait à la chair à mesurer,
Et fain et froit et soief ne l'y fait endurer,
Le délices mondaines le font desmesurer
Si que sans péché ne peult guères homme durer,
La char qui se pourrit ne scait point de malice,
On le peut démener comme une beste nice,
Ligièrement s'encline à vertu ou à vice;
Quant l'esprit veult estre sa dame et sa nourrice
Pource donc que l'âme à la chair en commande,

A la chair fault faire ce que l'âme commande;
Je tiens à grant folie contre moy la demande,
Car se ie fois péché ne scay que me demande.
De toy vient le péché, de toy vient la folie,
Je ne puis plus parler ne te desplaise mie,
Car ie sens entour moy ma menue meignie,
Qui me mort et dérompt : va-t-en ie te le prie.

L'AME PARLE.

Lors a dit l'âme au corps encor n'est pas à point
16 De laiser la querelle ne le plait en tel point,
Ta parole est amère de doulceur n'y a point
La coupe tu metz sur moy qui durement me point,
Ta chair poure et dolent plaine de iniquité,
Ta foiblesse m'a fait prendre ma dignité;
En tes parolles n'a aulcune vérité,
Mais tout le demourant est plain de vanité,
Vérité est que l'âme doibt la chair chastier,
Mais la chair ne se veult pour l'âme corrigier,
Se l'âme le reprent ne fait que rechiner,
Tousiours veult gourmander, rifler, boire et manger,
Quant la chair doit ieuner elle a mal à la teste,
S'elle ne boit matin c'est une grant tempeste,
Ung pou de pénitance l'y fait moult de mal estre
On ne peult de l'y traire ioye, soulas, ne feste,
Je debuoie par droit auoir la seigneurie,
17 Mais tu la m'as fortrait par la lozengerie,
Tes délices charneulx et ta doulce folie,

18 Au parfond puis d'enfer est ma teste plingée,
Bien scay que i'ay erré fort quant ne t'ay refrenée;
Mais par tes flateries i'ay esté baretée,
Et pour les délitz mondains m'as aprèz toy menée,
Pour ce la plus grant coulpe te doibt estre baillée;
Car tu es trop allée le chemin et la uoie
Des délitz corporeulz que ie te défendoie,
Et de l'ennemy d'enfer qui tousiours nous guerroie
Pour ce auons nous perdu de paradis la ioie,
Le monde deuant hier te monstroit beau visage
Richesses te donnoit et délices au large,
Et long temps te promettoit de viure long aage,
Mais on te fait la moue à parer ton visage,
Quant le corps voit que l'âme si fort le reprent,
19 A crier et à braire à la poure âme se prent,
Puis aprèz simplement la parole reprent;
Forment est dur le cueur à qui pitié ne prent.

LE CORPS PARLE.

20 Hélas! quant me souloie haultement maintenir,
Mes grans pocessions, mes grans terres tenir,
Lors a donc de la mort ne me peust souuenir,
En pièce ne cuidasse à telle honte venir,
21 Or voi bien sans faille que à la mort rien n'eschape,
Ni valt or, ne argent, mantiau, fourre, ne chape;
Commandement de roy, auctorité de pape,
Grans et petis conuient passer ycelle trape,
Bien voy que tu es dampnée et que ie le seroy,

Tu seuffres maintenant aprèz ie souffreroy,
Mais assez plus tu doibs souffrir que ne feray,
Et par moult de raisons ie le te montreray,
De la saincte escripture le liure nous raconte
Que tant plus Dieu donne à l'omme et plus hault se surmon
De tant plus droictement ly fauldra rendre compte
Et si fault à compter de tant aira plus grant honte.
Dieu t'a donné raison sens et entendement,
Voulenté de fuir le mauuais mouuement,
Puissance de faire tout son commandement
De ce rendras raison au iour du iugement,
De tes puissances, noblesses à forment mésusé,
Tout ton temps as perdu trèsfollement usé;
Pource deuant Dieu es moult fort accusé,
Et Dieu bien par raison ta paradis refusé;
Mais de ce que peult : mais ceste poure portière,
Que vermine assault par deuant et desrière,
Dieu ne m'auoit donné puissance ne manière,
Donc ie pense sans toy aller auant ne arrière,
La chair ne peult sans l'âme ne venir ne aller,
22 Ne passer ne paradis : ne enfer déualler
Sans l'âme ne peult elle ne sentir, ne parler,
Ne les nuz reuestir ne les poures hosteler;
23 Mais se l'âme vouloit ouurer en bonne guise
Amer Dieu de bon cueur et faire son seruice,
Honnourer son prochain et aimer saincte église,
Elle meineroit la chair du tout à la deuise;
Pour ce que i'ay esté tousiours en toy encline,

Ceste maison estroite me debrise l'eschine,
Et selon l'ordonnance de Dieu qui point ne fine
Ma chair est toute puante et plaine de vermine;
De la saincte escripture trèsbien m'en souuient,
Hélas, comme dure sera la iournée qui vient;
Quant peine corporelle perpétuelle devient.
O comme est fol l'omme à qui de ce ne souuient.

L'AME PARLE.

A donc s'escrye l'âme en grant affliction,
Et Dieu m'a fait de telle condicion,
Que ie muray tout temps sans termination,
Puis que certaine estoie de ma dampnation,
Je tiens les bestes meutz à trèsbienneurez,
Car quant les corps sont mors : les âmes sont alez.
24 Pource me vausist mieulx que feuse anichilée,
Que ce que ie feusse à tousiours mais dampnée.

LE CORPS PARLE.

Respond-moy dit la chair d'une telle doubtance,
Ceulx qui sont en enfer en si grant pénitance,
Comme tu me vas disant ont-ilz point d'espérance :
De leur allègement ne de leur déliurance;
Les nobles, les gentilz qui sont de hault parage,
Sur les aultres dampnez ont ils point d'auantage,
Ceulx qui ont laisé or et argent en hottage,
Pour or ne pour argent pour sens ne lignage.

L'AME PARLE.

Ta demande, dit l'âme, est trop pou raisonnable
Car selon la sentence de Dieu ferme et estable,
Tout ceulx qui sont dampnez ont peine perdurable
Ne force ne prière ne peult estre aidable;
Se tout les religieux prescheurs et cordeliers
Chantoient tousiours messe et disoient saultiers,
Se le monde donnoit aux poures tout ses deniers,
Ne tireroient une âme de cent mille milliers.
Se le diable est tousiours en sa forcenerie,
De tourmenter les âmes ilz ont tousiours enuie,
25 Donne ly, paye ly, ton corps luy sacrifie,
Ja pource ne t'en donnera ung grain de courtoisie,
Des nobles, des riches te diray la manière
Sans grâce, sans déport leur peine est entière;
Et tant plus sont haulx de tant plus sont arrière,
Et tant seuffrent plus grant poureté et misère.

LE CORPS PARLE.

Quant mettoit l'âme à parler toute sa cure,
Trois diables sont venuz en leur laide figure;
26 Tant horribles les visages grans contrefaitures
Ne pourroit homme trouuer en liure ne paintures,
Graphes de fer agus en leur main tenoient,
Feu gregoys tout puant par la bouche gettoient
Serpens enuelimez en la bouche auoient,
De brandons embrasez leurs yeulx flambans estoient

Ung chacun des trois gettoit sa graphe teurte,
La poure âme ont chargé comme une beste morte,
Et quant la poure âme choisit d'enfer la porte
27 Durement se complainct forment se desconforte
Entre ses trois diable à haulte voix s'escrie:
Secourez moy secourez-moy, fils de Marie,
Ne considérez pas maintenant ma folie,
De Dauid te souuienge et de ta courtoisie.
Quant ses trois ennemis ont ce mot entendu,
Crient, ô musart, trop vous auez attendu,
On doit auoir son temps sagement dépendu.
28 Car deuant la sentence est le voir rendu,
Dorénauant rien n'y vault crier ne braire,
Car plus n'y trouuerez iesucrist débonnaire.
Maintenant te conuient en ung tel lieu retraire,
Que iamais ne verras ne clarté, ne lumière.
A ses dures nouuelles le preudom se resueille,
29 S'y fust espouenté ne fut pas de merueille,
A bonne vie tanstost mener il s'apareille,
Dieu nous et ly aussi de nos péchés absoulle.

Cy finit le débat du corps et de l'âme et la vision de l'ermite.

NOTES.

LE DÉBAT DU CORPS ET DE L'AME,

ET LA VISION DE L'ERMITE.

[1] Ung hontz était au siècle de grant extraction.

Il y avait au monde un homme de grande naissance. *Homme du siècle* signifie *laïque*.

[2] Tantost devint hermite.

Il devint aussitôt ermite. Nous donnons maintenant à *tantôt* une autre signification; on l'emploie pour marquer un futur rapproché; là il est pour *sur-le-champ, sans retard;* on le dérive de *tam citò.* Les Italiens disent *tantosto.*

[3] Lors allégant raison.

En alléguant alors la raison et l'usage, l'ermite retint tout comme un homme sage et prudent. *Preudom,* homme prudent, de *prudens homo.*

[4] Tout seul es demouré come musart et nice.

Tu es resté seul comme un sot et un étourdi.

[5] Et ta chance muée.

Et ton bonheur changé. On n'emploie plus maintenant le

verbe *muer*, que dans le sens du changement de la voix des jeunes gens et du renouvellement du plumage des oiseaux; il vient de *mutare*, changer, dont les Italiens ont fait *mudare*.

[6] Mieux me vausist assez que fusse anichilée.

Il aurait mieux valu pour moi que je fusse rentrée dans le néant. *Vausist*, valût et voulût. *Vausirent*, valurent, voulurent. *Vausistes*, valûtes, voulûtes.

[7] Les coupes et hénaps.

Les hénaps étaient des vases à boire, formés de différentes matières. On donne plusieurs étymologies à ce mot qui, en bas latin, se rendait par *henaphus*, *hanapus*. Peut-être vient-il de l'allemand *napf*, petite écuelle. *Ein napf*, une écuelle. D'autres le tirent du verbe grec ἀναπίνειν, boire.

[8] Dont ung poure peust avoir ung iour sa substance.

Ce qui suffit à un malheureux pour se substanter pendant un jour. Nous remarquerons ici que *ung*, écrit avec un *g*, vient sans doute d'*unicus*, et non pas d'*unus*, qui devait donner *un*, comme on l'emploie maintenant.

[9] Et sy ne feras iamais a poure homme la taille.

Tu n'exigeras plus d'impôts des malheureux. *Faire la taille*, percevoir un impôt; il y en avait de deux espèces, les *tailles franches* et les *tailles serves*; les premières étaient dues par les personnes de condition libre, les autres par les serfs.

[10] Et la teste demaine, etc.

Et agite sa tête, comme pour pouvoir soupirer et prendre sa respiration. Cette tournure est tout-à-fait latine, on dirait de même, *ut suspirare posset*.

[11] N'estoit si grant home qui n'eust de toi paour.

Il n'y avait pas d'homme si puissant qui n'eût peur de toi. *Paour* venant de *pavor*, on a d'abord transposé la consonne *v*, dont on a fait une voyelle, puis on a dit aussi *paor* qui se prononçait en deux émissions de voix, et d'où nous est resté le monosyllabe *peur*.

[12] Quant la teste olt leuée et sa vertu reprinse.

Quand il eut levé la tête et repris son courage. *Reprinse* ne vient point du verbe *reprendre*, qui fait *repris*, mais bien de l'infinitif *reprinre*, qui a la même signification, et dont on fait encore usage dans le patois normand et picard. *Vertu*, qui vient de *virtus*, est mis dans le sens de courage que lui donnaient souvent les latins.

[13] Tu as prins plaît outre moy mais bien est nice, etc.

Tu as parlé beaucoup plus que moy, mais c'est envain, tu n'en sortiras pas à ton avantage. *Outre moy*, au-delà de moi, plus que moi, de *ultrà*.

[14] D'une part fiert les diables, l'autre le monde rue.

D'un côté frappe les diables, de l'autre renverse le monde. *Fiert*, troisième personne du présent du verbe *férir*. *Rue*, infinitif *ruer*, précipiter, lancer; du grec ῥύειν dont on a fait ῥύμη, choc, *impetus*.

[15] Si l'esperit ne fait à la chair à mesurer.

Si l'esprit n'apprend au corps à bien se conduire et à supporter la faim, le froid et la soif. Le verbe *faire* est pris ici dans le même sens que les grecs employaient leur verbe ποιεῖν, même signification.

[16] De laisser la querelle ne le plaît en tel point.

Il ne me plaît pas d'en laisser là notre querelle. Il est à remarquer que les mots *point* qui forment les rimes des quatre premiers vers de cet alinéa ont une signification bien différente entre eux : le premier signifie au but où je désire, *non in locum adductum;* le second signifie en cet endroit, *non placet in hoc capite;* le troisième est la négation *non*, et le quatrième est la troisième personne du présent du verbe *poindre.*

[17] Mais tu la m'as fortrait par la lozengerie.

Mais tu me l'as enlevée par ta fourberie. *Lozengerie* est un substantif qui vient du verbe *lozenger*, auquel on a donné plusieurs étymologies. (Voyez ces mots au glossaire.)

[18] Au parfond puis d'enfer est ma teste plingéee.

Ma tête est plongée dans le puits profond de l'Enfer, c'est-à-dire dans les abîmes de l'Enfer. On se sert encore du mot *parfond* en patois picard et normand.

[19] A crier et à braire à la poure âme se prent.

Commence à crier et à s'emporter contre la pauvre âme. *Braire*, signifie pousser de grands cris et se lamenter; on l'emploie pour exprimer le cri de l'âne; il vient du grec ϐράχειν, *vociferare.*

[20] Hélas! quant me souloie haultement maintenir, etc.

Hélas ! quand j'avais coutume de fréquenter mes possessions immenses. Je *souloie,* imparfait du verbe *souloir*, *solebam,* j'avais coutume.

[21] Ni valt or, ne argent, mentiau, fourre ne chappe.

Ni l'or, ni l'argent, ni les manteaux, ni les fourrures ne nous servent à rien, pas plus que le commandement des rois et l'autorité des papes, la mort n'épargne ni les grands ni les

petits. Tout le monde connaît les beaux vers dans lesquels Malherbe exprime la même pensée :

> La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
> On a beau la prier,
> La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
> Et nous laisse crier.
>
> Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
> Est sujet à ses lois,
> Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
> N'en défend pas nos rois.

22 Ne passer ne Paradis, ne Enfer déualler.

Ni passer en Paradis, ni descendre en Enfer. On place le séjour de l'Enfer sous nos pas; cette idée est très-bien exprimée par le mot *deualler*, formé de *vallis* et de la préposition *de*, qui marque le mouvement de haut en bas.

23 Mais si l'âme vouloit ouurer en bonne guise.

Mais si l'âme voulait travailler dans une bonne intention. *Guise*, signifie simplement façon d'agir, soit bonne ou mauvaise : on le dérive du syriaque *ghisa*, qui veut dire côté, mais l'opinion la plus généralement reçue est qu'il vient de l'allemand *weise*, *modus*, manière, dont les Anglais ont fait *wise*, les Italiens et les Espagnols, *guisa*.

24 Pour ce me vausist, etc.

Voyez ci-dessus la note 6.

25 Donne-ly, paye-ly, ton corps, etc.

Donne-lui, paie-le, sacrifie-lui ton corps, pour cela il ne t'accordera pas un instant de repos. *Courtoisie* est pris dans le sens de *politesse*, c'est-à-dire il ne te traitera pas un peu moins rudement.

26 Tant horribles les visages, grans contrefaitures, etc.

Leurs visages étaient si horribles et tellement contrefaits, qu'on ne pourrait en trouver de semblables dans les livres et dans les tableaux; ils tenaient en leurs mains des griffes de fer pointues. Nous croyons devoir faire remarquer ici que la description des trois Diables est on ne peut plus poétique et pleine de force et de verve.

[27] Durement se complaint, forment se desconforte.

Se plaint amèrement et perd tout-à-fait courage. *Desconforter,* venant de *de*, qui est chez nous l'*a* privatif des Grecs, et de *confortare*, prendre des forces, ranimer son courage.

[28] Car deuant la sentence est le voir rendu, etc.

Car avant la sentence la vérité est examinée, maintenant il ne vous sert plus à rien de crier et de vous lamenter.

[29] S'y fust espouuenté ne fust pas de merueille, etc.

Ce ne fut pas étonnant s'il fut épouvanté, il se disposa aussitôt à mener une bonne vie, que Dieu nous pardonne nos péchés ainsi qu'à lui. *Appareiller* veut ordinairement dire assortir, rendre égal, mais il signifie aussi *disposer.* (Voyez le Glossaire.)





COMPLAINTE

DE

TROP TARD MARIÉ.

COMPLAINTE

DE

TROP TARD MARIÉ.

Après esbatz, ioyeusetez, soulas,
[1] On se treuue souuentesfois soubz las,
[2] Qu'on est pris mieulx que cerf à fille;
Car beau parler éloquent affille
Jeunes amans régit maine et conduyt
Lequel ne peult à peine estre esconduyt,
Et si auant à la grâce des dames
Les fait mettre, que le cueur et que les dames
Prenent plaisir à changer d'amourettes;
Et si entre vous qui chargez d'amours estes,
Voulez nyer que tost on prent femme,
Je dy que non : car le regnom ou fame
[3] De l'homme en croist, donc sa perte parie
Se auec femme d'heure ne se aparie,
Et me repens quant i'ay partout regard;
Que ay consenty me marier si tard,
Par quoy ie fais ceste complainte brefue,
Tard marié son corps et âme grefue.

¶ Or ay ie tout mon temps usé
A suiure mes folles plaisances,
Et me suis souuent abusé,
A ieux esbatz pompes et dances,
Despandu or argent cheuances,
Par deffaulte de femme prendre,
Tard marié est à reprendre.

¶ Le sacrement de mariage,
Fut devant l'église ordonné,
Qui commet naturel ouurage
Ailleurs, n'est pas à Dieu donné,
Ainsi quant l'homme est guerdonné
De femme, sans péché peult viure,
Fol est qui nature ailleurs liure.

¶ J'ay comme le laboureur fait,
Qui aucunesfois est troublé;
Car il pert sa peine en effait,
Quant sur chemin sème son blé,
Bien voy que luy ay ressemblé,
Deuant que estre mis en ménasge
J'ai perdu semence et ouurage.

¶ Femmes, filles, laides et belles,
Entretenoye pour mon plaisir,
Les aucunes trouuoye rébelles,
Autres faisoient à mon plaisir;

Cupidon me venoit saisir,
[4] Vénus alumoit son brandon,
A tel seruice tel guerdon.

¶ Ainsi surpris ou pris,
[5] J'estoye d'amours tenu suspens,
Et par folle despence apris,
A faire grans despens
Parquoy de bon cueur me repens,
Que maryé plus tost ne fus,
Folle amour rend ses clers confus.

¶ Je vouloye faire du commun
Mon propre, tant j'estoye follâtre,
Et i'estoye tous les iours comme ung
Gendarme en point prest de combatre.
Aucunesfois m'aloye esbatre,
En des lieux où seul cuydoye estre;
Mais d'autres fréquentoient cet estre.

¶ Se entretenoye quelque mignonne,
Assez doulcement m'acolloit,
Disant qu'elle n'amoyt personne,
Fors que moy, autre ne vouloit;
Mais quant d'auec moy s'en alloit,
A ung autre en faisoit autant,
Car gens aymoit pour leur contant.

¶ I'auoye cinq ou six compaignons

Qui hantoient auec moy tousiours ;
Mais ie congneuz qu'à telz mignons
6 En secret on faisoit secours,
Se ioyssoyent de mes amours;
A grant peine en osoye parler:
Force m'estoit de le céler.

¶ Ie congnois que i'ay varié
Et qu'ay eu vouloir importun
De m'estre trop tard marié,
Voulant viure sur le commun;
Car, qui s'abandonne à plus d'un,
Ie vueil soustenir et débastre
Qu'il s'abandonne à plus de quatre.

¶ Folz regards plains de vanité
Gectoye à tort et à travers,
Ennuit estoye en unité:
Demain i'avoye procès diuers.
Rompre vouloie les huys ouuers:
Le guet, que souuent rencontroye,
M'emprisonnoit avec ma proye.

¶ I'estoye subget à maquerelles
Et à ung tas de maquereaulx
Qui m'amenoient des becquerelles,
Yurognes, aymans bons morceaux:
Ie leur bailloye habitz nouueaulx;
Car ie n'entendoye pas leur ruse :

Si subtil n'est qu'amour n'abuse.

¶ Hélas! g'y ay mon temps perdu,
Que recouurer est impossible;
Et tribut naturel rendu
Contre droit-canon, Saincte-Bible,
Offence le Dieu infalible:
En danger de dampner mon âme,
Par deffaulte de prendre femme.

¶ Comme une beste brute estoye,
Qui ne luy chault où elle se fourre
Se auec quelque m'esbatoye,
7 Ung autre i'en vouloye secourre:
Plus de gallans on voit courre
Après une garce propice,
Que de chiens après une lisse.

¶ Il ne vouloit âme esconduyre,
Chascun appetoit recepuoir,
Prenant plaisir de les séduyre,
Affin de leur pécune auoir;
Mais, eu lieu d'enfant concepuoir,
S'engendrent vérolles et gouttes
En testes, corps, genoulx et couttes.

¶ Qu'il soit ainsi, plusieurs en sont
Impotens, perdus et gastez,
Qui guères de semblant n'en font:

Prenez qu'ilz soient au vif tastez;
De marier tost vous hastez,
Affin que ne soyez capable
De ce grant dengier incurable.

¶ Or suis ie hors de ce dangier,
Dont suis ioyeulx, ie vous prometz :
I'ai mis long-temps à me renger;
Mais il vault mieulx tard que iamais.
8 Certes, ie ne fus oncques mais
Si très-ioyeux, ne si dehayt,
Mariez ont temps à souhayt.

¶ Hors suis de soucy et d'esmoy,
Viuant très-amoureusement;
9 Car i'ay ma femme à tout parmoy
A mon ioly commandement :
10 S'il me vient quelque pensement,
Ma femme me baise et acolle,
Et humainement me consolle.

¶ Tout ce que ie veulx elle veult,
Iamais ne me vouldroyt desdire;
Elle me fait du mieulx qu'elle peult,
De rien ne me veult esconduyre :
Ie suis troublé de courroux dire,
Preste est de changer mon propos
Affin que ie prenne mon repos.

¶ I'ay mis trop long-temps à m'y mettre;
Car son plaisir ne puis fournir,
Et suis contraint de luy promettre
Ce qu'à paine ie puis tenir.
El appète se contenir,
Gentement monstrant son corsaige;
Mais ie suis caduc et vieil d'aage.

¶ Ie deuroye avoir des enfans
Plus d'une douzaine en mon astre,
Hardis, ioyeulx et triumphans,
Auec qui ie me deusse esbattre
Et mon droit garder et débatre.
Trop tard marié, sans doubter,
Ne peult veoir ses enfans iouster.

11 ¶ Ma femme montre son tetin,
Pour au matin son déduyt prendre
12 Et recepuoir son picotin.
Hélas! ie n'y puis entendre,
Et me fault telle leçon aprendre
De me leuer sans plus gloser,
Au matin pour me reposer.

Quant ie la voy dedans son lict
Aussi vermeille que la rose,
Voulentiers y prendroye délict;
Touteffois éueiller ne l'ose,
Force m'est la laisser enclose,

Et faire pose sur ce point,
13 Car l'instrument n'est pas à point.

¶ Aucuneffois ie me contrains
De prendre naturel soulas ;
Mais tout soudain ie me restrains;
Car ie crains d'estre trop tost las,
14 Ou de m'endormir sur le tas,
Et si suis, ie vous prometz,
Dessus femme plus que iamais.

¶ Contraint suis d'en estre ialoux,
Veu ce que pas ne la contente
Touchant le ieu tout doux;
Assez souuent l'expérimente :
Elle m'essaye, elle me tente,
Me baillant la iambe coquine;
Mais ie dors, ou en fais le signe.

¶ De ses yeux plaisans me regarde
En iectant ung ris gracieux,
15 Puis d'un petit brocard me larde;
Cela me rend ung peu ioyeux;
Mais quant vient entre les linceux,
Qu'on doit tenir lance à plain poing,
Elle ploye ou fault au besoing.

16 ¶ Quant i'os son babil, son langaige,
Ses gentilz termes élégans,

Ie me souhayte estre en l'aage
De vingt-deux ou de vingt-trois ans :
Des assaulx lui feroye si grans,
Que tendrement souspireroit
Du grant plaisir qu'elle y auroit.

¶ Elle va ès banquetz ou dances ;
Pour cela elle n'offense en rien :
Il fault qu'elle prenne ses plaisances
Quelque part, ie le congnois bien ;
Par quoy ie vueil dire et soustien
Que plus souuent auec moy l'eusse
Se plustost marié me fusse.

¶ Nous deux eussions nostre ieunesse,
Selon véritable coustume,
Passée en ioye et en liesse !
17 Vela ce dequoy ie me fume :
Force m'est que le feu alume
Que au besoing ne puis estraindre :
Trop tard marié est à plaindre.

¶ On dit que l'homme en seruitude
Se met sitost que femme prend ;
Il a seullement habitude
A elle, qui bien le comprend ;
Qui le train de mesnage aprend,
Et y estudye en ieunesse,
Est honoré en sa vieillesse.

18 ¶ Aucuns enfans suiuent les cours
Et sont pourueus de bénéfices,
Autres hantent foires et cours,
Faisant marchandises propices,
Ou constituez en offices,
Pères et mères ont le soulas,
Ce que tard marié n'a pas.

Je regrette le temps passé,
Et que plus tost ne m'y suis mis;
Car i'eusse beaucoup amassé
D'or, d'argent contant et d'amys;
Encor, puisque Dieu a permis
Que i'aye pris ce sacrement digne,
I'en vueil bien garder la saisine.

¶ Théofrastus dit, en sa prose,
Qu'en mariage est tout desrun;
Si fait le romant de la Rose,
Construit par maistre Iehan de Mehun.
Touteffois il est tout commun
Que iamais ne se marièrent
Et à l'auenture en parlèrent.

¶ Mathéolus, qui fut bigame,
Blasmer mesnage trouua l'art.
Suppose qu'il prist deux fois femme,
Si estoit il désia vieillart;
Car il se maria tropt tard,

Qu'en luy n'avoit plus de puyssance,
Amityé, soulas, ne plaisance.

¶ Alors que l'homme ne peut plus,
Il blasme ce qu'il ne scet faire;
Tropt tard marié, au surplus,
Ne peut fournir à son affaire;
Car quand il cuyde satisfaire,
Nature au besoing luy fault:
Tel cuyde bien faire qu'il fault.

¶ Se d'aucuns métrificateurs
Ont voulu blasmer mariage,
Ie vueil dire qu'ilz sont menteurs.
19 Du Dieu faillit, au premier aage,
Adam en porte tesmoignage,
Marié fut; venus en sommes,
Dieu esleut mariage aux hommes.

¶ Puisque nous en sommes venus,
Pourquoy le devons-nous blasmer:
Nous y mettre sommes tenus,
Se voulons loyaument aymer.
Le sainct esprit peux résumer,
Qu'allèguent les prédicateurs:
Dieu hayt tous les fornicateurs.

¶ Or, suis-ie marry que si tard
Me suis marié, somme toute;

Car i'ai getté maint faulx regard
Qui m'ont cher cousté et me couste,
Encor mon ame est en doubte:
Dieu les fornicateurs punit
Et de son règne les bannyt.

20 ¶ Or, ne sçauroit homme commettre
Sans péché l'euure de nature,
21 Fors en mariaige se mettre,
Comme dit la saincte escripture:
C'est donc follie à créature
De blasmer sa création
Pour une folle opinion.

¶ Tous ceux qui par leurs subtilz ars
Ont voulu blasmer mariage,
22 Ie vueil dire qu'ilz sont bastardz,
Ou au moins de lâche courage.
De dire qu'il y ait seruage
En mesnaige, ie vous le nye:
Ce n'est qu'humaine compaignie.

¶ S'il y a des femmes rébelles,
Mauuaises, despites, feulonnes,
Il en est de doulces, de belles,
Propres, genctes, frisques, mignonnes,
Qui sont gracieuses et bonnes:
Toutes sont nées soubz un signe,
Heureux est qui bien y assigne.

Trop tard mariez, aydez-moy
A faire mes regretz et plaintes;
Car ie vous prometz, par ma foy,
Que i'en ai souffert douleurs maintes,
Et ay soustenu plus d'attaintes,
Que onc ne fist lièure de leuriers:
I'ay aimé à mes despens chers.

¶ Gallans, plaignez le temps perdu :
Mariez-vous, si serez sages,
Trouué me suis bien esperdu,
Commettant naturelz ouvrages,
I'ai passé maintz diuers passages
Que ie n'auoye point le regard,
Car marié me suis trop tard.

¶ L'ACTEUR.

¶ Gouuerner deuez la maison,
Renger voz genz, vostre famille;
Ioyeusement, et par raison,
23 Noises éuiter et castilles.
Ordonnez vos catz promptement:
Rigueur abatre, et estre habille.
Espoir fait viure longuement.

¶ *Explicit.*

NOTES.

COMPLAINTE DE TROP TARD MARIÉ.

[1] On se treuue souuentes fois soubz las.

C'est-à-dire on se trouve souvent si las. *Soubz*, sous, qui vient de *sub;* accablé *sub lassitudine.*

[2] Mieux que cerf à fille.

Mieux qu'un cerf dans un filet.

[3] ..... Donc sa perte parie se, etc.

Risque sa perte s'il ne s'unit de bonne heure avec une femme.

[4] Vénus alumoit son brandon.

Vénus allumait son flambeau, pour tel service, telle récompense. *Brandon,* on appelle encore, dans plusieurs provinces de France, le premier dimanche de carême, *dimanche des brandons :* parce qu'on avait coutume d'allumer de grands feux ce jour-là.

[5] J'estoye d'amours tenu suspens.

J'étais tenu en suspens par l'amour, et j'appris par une folle dépense à en faire une plus grande encore.

[6] En secret on faisoit secours, etc.

Qu'on favorisait en secret, qui s'amusaient de mes amours, j'osais à peine en parler, j'étais forcé de ne rien dire.

[7] Ung autre i'en vouloye secourre.

J'en voulais secourir un autre; on voit courir plus de galants après une femme facile, que de chiens après une chienne en feu.

[8] Certes, ie ne fus oncques mais.

Je ne fus assurément jamais ni si joyeux ni si triste; ceux qui sont mariés ont du temps à loisir. *Oncques,* d'où, par corruption, nous avons tiré *donc*, vient de *unquam*, jamais, dont les Italiens ont fait *unque*, et les Espagnols *nunca;* ils disent aussi *nuncaiamas,* oncques mais.

[9] A tout par moy.

Toujours près de moi, du grec παρὰ, préposition qui gouverne le datif, signifiant *chez*.

[10] Pensement ou pens.

Dont nous avons tiré *guet-apens*.

[11] Montre son tétin.

Le bout de la mamelle, du grec τιτθὴ, *papilla*, le bouton du sein. Téton signifie la mamelle entière, et vient de τιτθὸς, dont on a fait *tittus,* puis l'augmentatif *titto-onis*. Ce mot ne diffère que de fort peu de chose dans presque toutes les langues. En allemand, *dutte, titte;* les Cambres, *teth;* les Anglais sax., *tit*, *titt;* les Anglais, *teat;* les Italiens, *tetta;* les Espagnols, *teta;* les Hébreux, *dad,* et les Chaldéens, *thad.*

[12] Son picotin.

Ce qui doit lui revenir. *Le picotin* est une petite mesure qui sert à l'avoine, et qu'on fait venir de *paucum* et par métathèse, *picotum*, *picotinum*, basse latinité.

[13] L'instrument n'est pas à point.

Au degré nécessaire, de *ad punctum*, sous-entendu *convenientem*, au point convenable.

[14] Ou de m'endormir sur le tas.

In antrum voluptatis. Tas vient du saxon, *tas*, ou peut-être du grec τάξις, *cumulus*, monceau.

[15] Puis d'un petit brocard me larde.

Puis elle me lance une plaisanterie. Brocard a sans doute été formé du bas latin *broca*, broche; les savants grecs avaient coutume de marquer par les trous d'une broche, les endroits qu'ils voulaient critiquer dans leurs auteurs.

[16] Quant i'os son babil.

Quand j'entends son babil. *I'os*, première personne du présent du verbe *ouir*, *audire*, écouter.

[17] Velà ce de quoy ie me fume.

Voilà ce qui me tourmente, je suis contraint d'allumer le feu, que je ne puis éteindre au besoin. *Estraindre* ne veut point dire éteindre, mais *comprimer*, *serrer*.

[18] Aucuns enfans.

C'est-à-dire quelques enfants. Aucun, venant d'*aliquis unus*, quelqu'un; les Italiens en ont fait *alcuno*, et les Espagnols *alguno*. On ne se sert plus de ce pronom que dans le sens négatif.

[19] Du Dieu faillit au premier aage.

Il nous vint de Dieu au commencement du monde, Adam en est le témoignage, il fut marié, nous sommes sortis de lui, Dieu lui-même ordonna le mariage aux hommes. *Esleut*, infinitif *eslire*, élire, *eligere*, choisir, du grec ἐκλέγειν.

[20] Or ne sçauroit homme commettre.

Aucun homme ne saurait commettre, etc. C'est du mot *homme*, ainsi placé, que nous avons tiré notre pronom indéfini *on* : d'abord on a dit *omme*, puis par contraction *om*, enfin par corruption l'*n* a remplacé l'*m*, et l'on a dit *on*.

[21] Fors en mariage se mettre.

Excepté s'il ne se met en ménage. *Fors* de *foris*, dehors. On connaît le mot de François I[er] : TOUT EST PERDU FORS L'HONNEUR.

[22] Qu'ilz sont bastardz.

D'une basse extraction. On donne au mot *bâtard* diverses étymologies bien différentes. Ceux qui paraissent lui donner la plus probable le font venir du grec βαστάγη, fardeau, et de l'allemand *stard*, qui veut dire né.

[23] Noises éuiter et castilles.

Éviter les querelles et les disputes.

LE DÉBAT

DU VIN ET DE L'EAUE.

LE DÉBAT

DU VIN ET DE L'EAUE.

Ung soir tout seullet me souppoye,
De ce tantinet que i'auoye,
Et me vouloye aller coucher,
Aussitost que souppé i'auoye:
D'estudier lassé m'estoye.
[1] I'auoye ung morcelet de cher,
Et du vin dedans ung picher;
Chopine, pource qu'il estoit cher.
En buvant ce vin, le dragmoye
Quant mon vin se prist à lascher
Ung peu d'eaue pour le refrescher,
Y mis, vin pour gaste le foye.
¶ Quant ie l'euz mise, tel tonnoirre
Ouys en ce picher de terre,
Que ie cuydoye que tout fendist.
[2] Le vin commença à l'eaue guerre,
Et l'eaue au vin; l'un l'autre serre:
Le vin dist que l'eau se rendist,
Et qu'à terre se respandit:
Tu ne dois point entrer, se dist,

3 En pot où ie soye, ne en voirre;
Car ma puyssance s'amaindrist;
Ta grant froidure me froidist:
Qui te met dedans moy, il erre.
¶ Je te le preuue clèrement;
On fait de moy le sacrement
De la messe, benoist et digne,
Le sang de Jésus, proprement,
Ie suis sur l'autel haultement;
Là où tu es en la cuysine;
Et si tost q'un grant seigneur disne,
Suis mis sur la tuaille fine;
En coupe d'or, honnestement,
Chascun tete en ma tétine;
Mais toy, comme poure meschine,
Es en ung pot mal nettement.
¶ Ie suis gardé en grans vesseaulx,
En queus, en muys et en tonneaulx;
Tu cours partout comme une folle:
On laue en toy les boyaulx
Et les trippes de ces pourceaulx:
Tu es plaine de boe molle
Qui se prend aux mains comme colle;
4 Mais moy, on me baise et accolle.
Ie n'ay en moy que beaulx pineaulx:
Quant ie saulx de dessoubz la solle,
On ne me met pas en une solle.
On me garde comme ioyaulx.

¶ Meschante, tu n'es à rien bonne;
Tu fais trembler une personne,
Si tost qu'il ta mis en sa dalle.
Quant tu es en ung ventre, il tonne;
Il ronfle et broufle, et gourgonne,
Par toy ung coulouré vient palle :
Quant ung homme en son corps m'aualle,
Rougir le fais, comme rose qui boutonne;
5 Aussi éueillé comme ung ralle,
Tu es si puante et si salle,
Que tu enfles comme une tonne,
Et ne vaulx pas plaing poing de sable.
¶ Le cueur de l'homme tien ioyeulx,
Je conforte les hommes vieux;
Tu amégris et ie tiens gras.
Je suis franc et délicieulx.
On fait l'ouurage précieulx
6 De moy, pyment et ypocras.
Platon, Galien, Ypocras
N'ont pas esté vers moy ingras;
Mais m'ont loué en plusieurs lieulx.
J'eschauffe ung homme, corps et bras,
L'estomac, le ventre et le foas.
Mais toy, tu ne fais bien qu'aux yeulx.
¶ Tu cours par ces vieilles cauernes,
Par priués et par citernes;
On gette en toy boue et fiens :
Très paillardement te gouvernes;

Mais moy, ie suis en ces tauernes
Auec ces gentilz gallans
Qui sont amoureux et chantans.
Tu ne vois rien ioyeulx, nulz temps,
Quant ces mons et ces vaulx tu cernes.
Tant m'acompaignent les buuans,
Ung chacun scet bien se ie mens,
Quant s'en vont, il leur fault lanternes.
¶ Quant on fait ung marché, i'y suis.
Tu te dors dedans ces puis
Plaine de chas morts et de chiens.
En ton logis n'y a point d'huis;
Mais moy, ie suis vendu à muys,
En barilz faitz de fors léans;
On m'amaine icy d'Orléans
Et des pays où ie me tiens,
De Beaulne, Bourgongne ou de Rains.
7 Aux malades, cysurgiens,
Me baillent les phisitiens,
Pour les conforter iour et nuyt.
¶ Se t'en veulx rapporter aux gens,
Ilz seront tous pour moy iugens;
J'auray des tesmoingz belle route,
J'auray aduocatz et sergens,
Et ses compaignons gais et gens.
8 Il en vault mieulx une goutte,
Sans plus, qu'une riuière toute.
Tu es sur un cueur si chargens:

Par toi l'en éternue et route,
Mauldit soit-il, qui en moy te boute :
Tu ne vaulx n'a iun, n'a mangens.

¶ L'ACTEUR.

¶ Quant l'eaue eut la parolle ouye
Du vin, bien peu fut resioye :
Ung peu en se taisant pensa,
Et ne fut pas si esturdie
En parolle, ne si hardie
Comme le vin qui la tança.
Tout bas de parler s'auança,
Comme sage, gaye et iolye,
Combien que bien peu s'eslança,
Des motz bien picquans luy lança,
Desquelz i'ay cy mis la coppye,
Affin que ne faillisse mye.

¶ (Jcy l'eaue se deffend.)

9 ¶ Déa maistre vin! une louenge
Est plus honneste en bouche estrange
Qu'elle n'est en sa propre bouche;
Tu me veulx abatre en la fange,
Et te veulx louer comme ung ange,
Et m'as dit icy maint reprouche :
Qui marcheroit sus une mouche,
Ou sur ver qui en terre couche,
Si poure qu'il est se reuenge;
L'aueugle se mocque du louche,

Et le sauuage du farouche:
Qui est brebis, le loup le menge.
¶ Je suis l'un des quatre élémens;
Et le premier des sacremens
Se fait de moy, qui est baptesme.
Tu parles des esbatemens;
Quantz par toy ce font faulx sermens
Descongnoistre Dieu et son âme;
10 Pourtant sont, en sarrazinesme,
Deffendus tes atouchemens.
Mais moy, ie vaulx autant de cresme,
Quant a une grant soif extresme:
Tu n'es aymé que des gourmans.
¶ Par-dessus moi, la marchandise
Vient, de Florence et de Venise,
Sus grans vaisseaulx et sus nauires.
Soit de galerne ou de bise,
Quant au vent la voille est mise,
Passant par mes ondes salées,
11 Par plain pays, par mons, par vallées,
Où richesses sont appellées.
Ceulx portent noire chemise
Qui souuent suiuent les meslées,
Souuent ont les testes gelées;
Partout les buueurs l'on mesprise.
¶ Tout pourriroit se ie n'estoye;
Je laue chacun et nettoye:
De chacun ie reçoy l'ordure :

Pourtant l'ordure n'est pas moye;
Mais chacun en moy l'enuoye.
Nonobstant suis-ie nette et pure:
J'ay en moy de la nourriture,
Poisson pour toute créature,
Ballaine, esturgeon et lemproye.
Par moy porte terre verdure;
Pouldreuse seroit, seiche et dure
Se souuent ie ne l'arrosoye.

¶ Ta mère, la vigne boiteuse,
Jamais ne seroit fructifieuse
Se ie ne l'arrosoye souuent.
12 Nonobstant ce, est-elle rongneuse,
Et fault que par cure songneuse
Y ait tousiours ung labourant.
Se ung peu mal temps va courant,
De nuille, de chault ou de vent,
Ou de froit, la vela piteuse.
Pour une année bien venant,
Se sessera trois fois autant.
Son attente est aduenture.

¶ Tu rougis yeulx, ie les garis.
Les femmes ont, de leurs maris,
Par toy souuent riote et noise.
Tes pipes, tonneaulx et baris,
Ou soient à plain ou soient taris,
13 Sont lymonneux près de la boise.
L'on te sentira d'une toise.

Mais que on te gette en voise,
Soit vin d'Orléans ou de Paris,
14 Tes despenciers ont souvent noise.
On ne me met pas en armoise,
15 Mais en verres terrains où ie ris.

¶ On fait le sel, poure chétif,
De moy, qui est conseruatif
De toute noble créature,
16 Le mort tiens aussi bon que vif,
Il est de tout sauoratif,
Et si garde de pourriture
De mouche, de vers et d'ordure,
Toute chose de sa nature
Corrompt par ung contraire actif;
17 Mais chose qui soit en saulmure
Ne changera sa bonté pure,
Tant soit le chault pénétratif.

¶ Par toy maintz se sont empirez
Et sont méseaulx et deffirez
Trop plus puans que n'est charongne,
Quant deulx tu es désirez;
Ilz ont les mentons saphirez
Et les yeulx tous couuers de rongne.
Quant homme laisse sa besongne
Par toy, on dit c'est ung yurogne.
Comme en sapience lisez,
Par toy vient tout mal, quoi qu'en grongne,
Car à homme et femme fais vergongne,

Et sont en male fin tirez.
¶ Par ma force fais moulins mouldre;
De blé dur, ie fais molle pouldre,
On me met pour toutes géns cuyre,
Maintz par toy se prennent à touldre
Et embler, font feu et fouldre,
Tu n'ez à rien bon fors qu'à nuyre,
Yurongne à rien ne se peult duyre,
18 Mais fait partout cailloux bruyre;
Il ne peut ne forger ne couldre,
Tu es trouble, on me voit reluyre,
Fuy deuant moy, va-t-en plain dire,
Certes tu es du monde le pire.
¶ Je suis si terrible et si forte,
Que boys, villes et pons i'emporte,
19 Estains et garde feu de viure,
Si grant feu n'est que ie n'amorte,
Soit en fagotz ou en bûche torte,
Tantost de luy le boys déliure,
Tu n'as pas de force une liure,
Pose que de toy on soit yure,
Ta vertu est de petite force,
On est le lendemain déliure,
Je suis plus félonne que yure
Et pas pour peu ne me déporte.
20 ¶ Scez-tu pas bien que ie mate
Quant ie te tiens dessoubz ma pate,
En peu d'heure t'ay diuerty,

Ton oultrecuydance te gaste,
Garde bien que ie ne te bate,
Certes si ie ne le fais ainsi
21 Rens-toy, et, ne me crye mercy,
Je te batray tant ie t'affy
D'un gros baston et d'une late,
Je te feray, ne t'en soucy,
Entre mes mains, palle et poussy,
Et ta grant force foyble et plate.

¶ Comme le vin se deffend.

¶ Le vin respondit à ce point,
Vien çà, ne me menasse point,
Car ie ne te crains, ne te doubte
Chascun pour moy, si te déboute.
Le vin, se Dieu ioye me doint,
22 Eut peur qu'on embourast son pourpoint,
Et dist qu'elle seroit adiournée
Quant il la vit si forcenée,
Il s'en partit de rendonnée
Au preuost sa cause a comptée,
Des gourmectz qu'il a escoutée,
23 La noise fort au cueur luy point.

¶ Le preuost parle par condempnation,
Par manière d'aiournement,
Il dit au vin ne t'en soucye;
Certes tant que ie seray en vie,
En seras de moy soustenu.
Le preuost ie vous sertifie

Fist celle heure chère lye,
Sitost que le vin fut venu,
Et, sans qu'il ait plus attendu,
Il enuoya par le menu
Sergent la diuerse partie;.
Tasté vin qui est congneu,
Aussi-bien vestu comme nu,
Qui souuente rocque la pye.
¶ Taste vin, sergent vistement
Acomplyt le commandement
Du preuost, à lhuys à heurté
Adiourna personnellement
De par le preuost proprement
L'eaue pour donner au vin seurté,
Et qu'à couleur ne qu'à pureté
24 Il ne fist aucune durté
Sur peine d'emprisonnement
25 Et quel ne gastast sa meureté.
L'eaue respondit par sa fierté
Qu'elle ne mesprendroit nullement.
¶ Pourtant gallans, ie vous suplie
Que ensemble ne les beuuez mye,
L'eaue son adiournement romperoit;
Beuuez-les appart, ie vous prie,
Bon fait escheuer tel follye,
Bien sçay que l'eaue corromperoit,
Force et puyssance passe droit;
Il est bien meschant qui vouldroit

Dommage de l'une partie
Ne de l'autre, car l'un est froit
L'autre est chault pour tant s'on me croit,
On en fera la départie.
26 ¶ Mon soupper perdis pour ce veoir,
Puis m'allay coucher pour veoir;
J'escriptz leur noyse le lendemain,
Et ce qu'auoys ouy le soir,
Je rimoye à mon pouuoir,
Riens n'y laissay pour certain,
27 En escripuant i'euz le cueur vain,
Je ne mengay ne chair ne pain
Au soupper, qui vouldra sauoir mon nom,
Pour sçauoir qui est l'escripuain,
28 En ce couplet est tout aplain,
Son luy peult apperceuoir.

FINIS.

NOTES.

LE DÉBAT DU VIN ET DE L'EAUE.

[1] J'auoye ung morcelet de cher, etc.

J'avais un petit morceau de viande et du vin dans une bouteille, dans une chopine : parce qu'il était cher, en le buvant je le mesurais; quand il commença à diminuer, j'y mis un peu d'eau pour le rafraîchir; le vin pur gâte le foie. *Un morcelet de cher,* un petit morceau de viande; *morcelet,* diminutif de morceau. Se prist à lascher, commença à diminuer, *lascher,* de *laxare.*

[2] Le vin commença à l'eaue guerre.

Le vin commença à déclarer la guerre à l'eau, et l'eau au vin; ils se pressent l'un et l'autre, etc.

[3] En pot où ie soye ne en voirre.

Dans un pot ou dans un verre où je soye, car ma puissance s'affaiblit. S'*amaindrit*, s'amoindrit, de *minus*, moins.

[4] On me baise et accolle, etc.

On me baise et on me caresse, je ne suis formé que de beaux raisins; quand je sors en bouillonnant de dessous le

pressoir, on ne me met pas dans un petit vase de bois, on me garde, etc. *Pineaulx*, c'est une espèce de raisins dont parle Rabelais. Il y a à Metz du raisin qu'on appelle *pinaut*, dont la grappe ressemble à une pomme de pin, les grains étant extrêmement serrés; c'est pourquoi on fait venir ce mot de *pinus*.

[5] Comme un ralle.

Râle, espèce d'oiseau ainsi appelé par onomatopée.

[6] ...Pyment et ypocras.

Sortes de liqueurs. *Pyment*, boisson composée de vin, de miel et de soléanées des Deux-Indes, à semence poivrée. *Hypocras*, breuvage qu'on fait avec du vin, du sucre et de la cannelle, du grec ἴπος, boisson, et de κράσιον, vin mixtionné, κρᾶσις signifiant mélange.

[7] Cy surgiens me baillent les phisitiens.

Les chirurgiens et les médecins me donnent aux malades, pour ranimer leurs forces le jour et la nuit.

[8] Il en vault mieulx une goutte.

Une seule goutte de moi vaut mieux qu'une rivière toute entière de toi, tu es si pesante sur le cœur, etc.

[9] Déa maistre vin une louenge.

Vraiment maître vin. *Une louenge* est plus convenable dans une bouche étrangère; *déa* ou *da*, diction affirmative et négative que l'on fait venir du grec δή, *igitur*, comme on dirait en dialecte *dorique*; μὰ δία, νὴ δία. On dit encore dans le bas langage de plusieurs provinces, *oui-dà*, *nanni-dà*.

[10] Pourtant sont en sarrazinesme.

Néanmoins au pays des Sarrasins il est défendu de te toucher.

[11] Par plain pays.

Pays ne forme qu'une syllabe. On prononçait *pëe;* on a encore conservé cette prononciation en patois normand et picard.

[12] ... Est-elle rongneuse, etc.

Elle est capricieuse, et il faut qu'avec un soin extrême il y ait toujours quelqu'un qui la travaille, s'il fait un peu de mauvais temps, de brouillard, etc. *Rongneuse* venant de *ronger, rodere.* On appelle *nuille* ou *nielle,* une maladie des blés causée par l'humidité existant pendant l'ardeur du soleil.

[13] Près de la boise.

Près du bois, de la douve; en bas latin, *boisia* signifie une bûche, un gros bâton. On dit en allemand *Busch,* et en italien *bosco* pour bois.

[14] Tes dépenciers ont souuent noise.

Ceux qui te boivent sont souvent en querelle : tes *despenciers,* ceux qui te dépensent.

[15] En verres terrains.

En verres de terre. *Terra.*

[16] Le mort tiens aussi bon que vif.

Je conserve le mort aussi bien que le vivant; je donne de la saveur à tout, et préserve aussi de pourriture, etc.

[17] Mais chose qui soit en saulmure.

Saumure est la liqueur formée du sel fondu et du suc de la viande salée. De *sal* et *muria.*

[18] Mais fait partout cailloux bruyre.

Tu fais partout du bruit avec les cailloux, comme nous disons faire du bruit sans besogne.

[19] Et garde feu de viure.

Garder, pour empêcher, empêche le feu de vivre. Que je n'*amorte :* ce verbe n'est plus usité au présent de l'indicatif et du subjonctif; il vient de *morire*, mourir.

[20] Scez-tu pas bien que ie mate.

Ne sais-tu pas bien que je t'affaiblis? *Je te mate*, de l'infinitif *mater*, dompter, vaincre, que l'on fait venir de *mactare ;* on a prétendu aussi qu'il pouvait tirer son étymologie de l'allemand *matt*, faible, d'où *ermatten*, affaiblir.

[21] Et ne me crye mercy.

Et si tu ne me demandes grâce, je te battrai tant, je te promets, etc. *Affy*, infinitif *affier*.

[22] Qu'on embourast son pourpoint.

Qu'on ne lui donnât tort.

[23] La noise fort au cœur luy point.

La querelle lui tient fort au cœur. *Point*, venant du verbe *poindre*, faire du mal, causer du chagrin, de *pungere*, piquer.

[24] Il ne fist aucune durté.

Et qu'elle n'en altérât ni la couleur, ni la pureté. *Il ne fist*, pour, elle ne fit; le pronom personnel est encore au masculin pour le féminin.

[25] Sa meureté.

Sa douceur, la bonté du vin tenant à la maturité.

[26] Mon souper perdis pour ce veoir.

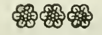
Je perdis mon souper pour voir cela, puis vraiment j'allai me coucher. Le premier *veoir* venant de *videre*, voir, et le second de *verè*, véritablement.

[27] I'euz le cueur vain.

J'eus le cœur vain; j'eus le cœur faible, abattu. De *vanus*, vain; on se sert encore de ce mot dans le bas langage.

[28] Est tout à plain.

Est tout entier. On lit en acrostiche, à partir du second vers du dernier paragraphe, PIEIRE *Japes*.



GLOSSAIRE.

A.

AAGE, *aaige, aige :* âge, temps, jeunesse, vieillesse, d'*ætas*. Ces mots signifient également eau, de *aqua*.

Abruuer : faire boire, abreuver, boire. Caseneuve dérive ce mot de *briva*, en langue britannique, qui signifie le gué d'une rivière.

Absouller, *absoiller, absodre :* absoudre, pardonner, d'*absolvere*.

Acliner : s'incliner, s'adonner à quelque chose, du bas latin *acclinare*.

Acoller, *acoler :* embrasser, serrer dans ses bras, aborder quelqu'un, de *ad collum ire*.

Acquest : profit, avantage, acquisition, d'*acquisitio*.

Acroire : prêter, confier, donner à crédit, de *credere*.

Actaindre : atteindre, obtenir ce que l'on désire, d'*attingere*.

Actenier : accabler, fatiguer, poursuivre, d'*actitare*.

Actendre : attendre, compter sur, d'*attendere*.

Acteur : auteur, celui qui compose un livre, de *auctor*.

Adollé : triste, affligé, accablé, de *dolendus*.

Aduenir : convenir, parer, arriver, venir, survenir, d'*advenire*.

Adviser : penser, regarder, considérer, délibérer; en bas latin *advisare*, de *videre*. On le fait venir aussi du verbe grec ἀϐήσσειν, prendre garde.

Affier : promettre, assurer, intéresser, d'*affidare*, *fidem dare*, donner sa parole.

Affiller : tromper, séduire, faire croire par ruse et par adresse. Dans le langage populaire on dit encore *enfiler quelqu'un*, pour dire le tromper.

Affoller : blesser, tourmenter, causer du tourment, en bas latin *affolare*. Quelques étymologistes font venir affoller du verbe allemand *abfeilen*, limer.

Aincoys, *ainchois*, *ancoys :* aussitôt, volontiers, au contraire, d'abord, du grec moderne ἔτζη, ainsi.

Ains : ainsi, en italien *anzi*, du grec moderne ἔτζη.

Aiser (se): prendre ses aises, se mettre à sa commodité, du grec αἴσιος, heureux, fortuné.

Aleigne, *alleigne :* souffle, haleine, respiration, de *halitus;* en ancien provençal, *alenado*.

Alez : allégé, oisif, en repos, tranquille, d'*alleviare*.

Allégement : soulagement, aide, d'*allevatio*, en bas latin *allegatio*.

Alles : elles, pronom personnel.

Aidable : secourable, qui aide. En syriaque, *adar* signifie aider, porter du secours.

Amander : diminuer, affaiblir, éloigner, améliorer, d'*emendare*.

Ambleure : marche, petit pas d'un cheval, en bas latin *ambulatura*, d'*ambulatio*. On appelait aussi *amble* les pieds même du cheval.

Ameuter, *ameutoir :* penser à quelque chose, mentionner, rappeler à l'esprit, en bas latin *amentare*, *ad mentem vocare*.

Amer : tourment, chagrin, douleur, d'*amarus*.

Amer, *aamer, aimmer, ameir :* aimer, d'*amare;* en ancien provençal, *amar*.

Anichiler : rentrer dans le néant, devenir à rien, détruire, ruiner, du bas latin *annihilare;* pris dans la même acception, il vient du latin *nihil*. Les italiens disent *annichilare*.

Aourner, *adourner*, *aorner :* orner, ajuster, embellir, d'*adornare*, même signification.

Aournure : parure, habillement, toilette, d'*adornatio*.

Apareiller, *aparailler :* disposer, comparer, égaler, de *parare*, mettre au même rang, ne faire aucune différence. PLAUTE.

Aparier : unir, approcher, joindre, de la préposition *ad* et *pariare*, rendre égal, *ad parem pariare*.

Appéter : désirer, vouloir, rechercher, convoiter, d'*appetare*.

Appoyer : appuyer, soutenir, du bas latin *appodiare*. Les Romains appelaient *podium* la petite muraille qu'on faisait le long des bâtiments, pour s'y tenir et regarder dehors, de ποῦς, pied.

Aprins : instruit, habile, civilisé, honnête. On dit encore familièrement un *homme bien appris*, pour désigner un homme qui a de bonnes manières.

Aquiéter : acquitter, débarrasser de quelque chose, du bas latin *acquietare*, venant de *quietus*, repos.

Assaulter : poursuivre, attaquer, assaillir, du bas latin *assaldare*.

Asseur : certainement, avec sécurité, sûrement, assurément, en italien *sicuramente*.

Atourner : orner, parer, en bas latin *atornare*, venant d'*adornare*.

Atre, *astre :* foyer, cheminée, et au figuré, la maison tout entière, de *atrum*, noir, ou d'*astrum*, en basse latinité, qui signifie maison.

Auteir, auter : autel, lieu où se font les sacrifices, d'*ara*.

B.

Bailler, baillier : donner, prêter, du bas latin *bajulare;* on le fait venir aussi du verbe grec βάλλειν, mettre, sous-entendu εἰς τὴν χεῖρα, mettre dans la main.

Bareter, *barater :* tromper, frauder, en bas latin *baratare.* Les Italiens disent *barattare*, changer, et *barare*, friponner. En espagnol, *baratar.*

Becquerelles : babillard, raisonneur, plaisant, mauvais propos; en provençal, *becud.*

Bélin : sot, ignorant, insensé.

Benoit, benoist, *beneet :* saint, béni, de *benedictus ;* en provençal *bene.*

Bestourner : tourmenter, ravager, détruire, renverser, du bas latin *bistornare.*

Bobens : orgueil, vanité, pompe, faste, luxe, de *pompa.*

Boë, beue : boue, fange, en picard, *bauë*

Bouter, *botter*, *boulter :* mettre, presser, pousser, du bas latin *butare*, qu'on employait dans le même sens, ou du grec βουτίζειν, plonger.

Brandon : flambeau, tison allumé, du bas latin *brando.* Dans plusieurs provinces on appelle encore *Dimanche des brandons* le premier dimanche de carême, parce que ce jour on a coutume d'allumer de grands feux.

Broufler : soupirer, murmurer, manquer de respiration.

Bruire, *bruyre :* faire du bruit, de *rugire*, en préposant un *b*.

C.

Calendre : oiseau, espèce d'alouette beaucoup plus grosse que la commune et dont le chant est plus fort.

Caque, *cacques :* espèce de futaille contenant le quart d'un muid, et dans laquelle on met indifféremment du vin, de la raisiné, du poisson salé. On le fait venir de *cadus*, *vase de terre cuite*, semblable au *tinaja* des Espagnols.

Castille : querelle, dissension, débat, différend, contestation, de *questus*, plainte, en bas latin *questilla*.

Catz : bout, tête, de *caput*.

Chaloir : importer, prendre soin, se soucier, de *calere*. Les Italiens disent *non mi cale*, et les Allemands *schadt nichts*, il ne m'importe pas.

Chape : robe qui avait un chaperon pour couvrir la tête, en bas latin *capa*, qui vient de *caput*, tête, dont nous avons fait chapeau.

Char, *cher :* viande, chair, de *caro*, en ajoutant une *h* pour adoucir la prononciation.

Charneulx, *charneux*, *charnex :* charnel, qui tient à la chair, de *carnosus*.

Chauldetire : d'un seul trait, sans reprendre haleine, de *calidus*, chaud, et *tirare*, tirer, dont les Espagnols et les Italiens ont fait *tiro*, trait.

Chault, *chauz :* chaud, ardent, brûlant, de *calidus*.

Cheer : tomber, arriver, de *cadere*.

Chevances : bien, possession, fortune, richesses, ruse; *faire chevance*, amasser de la fortune, du bas latin *chevancia*.

Chiet : il convient, il arrive, il est à propos, *cadit*, du grec κάτω, qui marque le mouvement de haut en bas.

Cil : celui, ce, cet, en ancien provençal *cilh.*

Clamer : appeler, murmurer, publier, accuser, plaindre, avouer, de *clamare.*

Clers, *clercs :* savant, instruit, écolier, de *clarus.*

Clochier : boiter, de *claudicare,* par le retranchement de la syllabe *di.*

Coint, *cointe :* beau, gentil, aimable, bien fait, agréable; du participe *comptus*, orné, paré, infinitif *comere*, qui signifie proprement peigner. En bas breton, *coant.*

Congnoistre : connaître, découvrir, de *cognoscere.*

Consonner : convenir, s'accorder, parer, du bas latin *consonare.*

Coutant : argent, tout ce qui coûte, de *coustare.*

Contrefaiture : défaut de conformation; de *factus* et *contrà*, en bas latin *contrafactura,* qui n'est pas fait selon la forme ordinaire; sous-entendu, *formam quam decet.*

Contretenir : empêcher, défendre, s'opposer; de *contrà*, qui marque l'opposition, et *tenere.*

Controuver : trouver ensemble, inventer, du bas latin *controvare.*

Coquart, coquar : galant, fanfaron, fat, dérivé du mot *coq*, cet animal étant naturellement fier et orgueilleux.

Corporeulx, *corporeux :* corporel, de *corpus.*

Coupe, *coulpe :* faute, délit, de *culpa.*

Couttes, *couste*, *coute :* le coude, de *cubitus;* matelas, coussin, couverture, de *culcitra.*

Coulouré : coloré, de *color.*

Cuider, *cuyder*, *cuidier*, *quidier :* penser, croire, être

d'avis, présumer, espérer, de *cogitare;* en ancien proverbe, *cuiar.*

Cuillir : cueillir, moissonner, choisir, satisfaire, de *colligere.*

Cure : soin, souci, attention, de *cura.*

Cyon : rejet d'arbre, branche qui pousse de souche.

D.

Dalle : fosse, fossé, tranche, morceau.

Dangier, *dengier :* danger, crainte, peine, traverses, contradictions, de *damnum agere.*

Dea, *da :* vrai, vraiment, certes, assurément, du grec δή, *sanè.*

Débouter : chasser, renvoyer, rejeter, de *repulsare.*

Débriser : rompre, briser, casser, que l'on fait venir du mot grec βρίζειν, dans la signification d'HESYCHIUS, dévorer, déchirer la viande avec les dents. Ménage le dérive du mot celtique *brix*, qui veut dire rupture, ou du grec πρίζειν, signifiant séparer, diviser, et non pas presser comme il le dit.

Dechiet : tombe, s'affaiblit, *decedit; dechiet,* infinitif *decheir.*

Déduire (se), s'amuser, se divertir, prendre du plaisir, de *deducere.*

Deduit, deduyt : plaisir, satisfaction, jouissance, particulièrement le plaisir de l'amour, de *deductio.*

Deffaulte, defaulte : faute, péché, de *defectus*, défaut, *deficere*, manquer.

Deffesse : défense, de *defensio.*

Dehait, *dehé*, *deshait*, etc. : tristesse, affliction, douleur, peine, chagrin, malheur. On donne plusieurs étymologies à ce mot : les uns le font venir d'*habere*, avec

le *de* qui remplace l'*a* privatif des Grecs, *cesser d'avoir*; d'autres de *heritare*. Mais il vient plutôt de l'ablatif *hilaritate*, joie, précédé du *de* privatif.

Délict, *délit* : plaisir, joie, volupté, délices, de *delectamentum*, péché, crime, faute, de *delictum*.

Déliter : se réjouir, aimer, se plaire, prendre du plaisir, de *delectare*.

Demainer : maltraiter, tourmenter, agir, malmener, se débattre, se remuer, s'agiter, de *minare*.

Demourant, *demorant* : le restant, le surplus, de *demorari*, demeurer, que l'on trouve dans le code Théodosien.

Départie : séparation, départ, trépas, de *partiri*, partager.

Deport : ménagement, faveur, délai, plaisir, contentement.

Déporter : se divertir, se réjouir, récréer, se mettre en joie, du bas latin *deportare*.

Derompre, *desrompre* : briser, déchirer, rompre, fracasser, de *disrumpere*.

Desconfire : renier, défaire, détruire entièrement, du bas latin *disconficere*.

Desconfort : tristesse, chagrin, douleur, de *de* privatif, et *confortare*, prendre courage.

Desemparer : détruire, perdre, arracher.

Desmesurer : passer outre mesure, tomber dans l'excès, de *mensura*.

Despanser, *despendre* : prodiguer, dépenser, de *dependere*.

Despens : dépense, de *depensus*.

Despit : colère, fâcherie, mauvaise humeur, de *despicere*, mépriser.

Despointer : détruire, priver, affaiblir, tromper.

Desrobber : voler, dépouiller, du bas latin *raubare.* Les Allemands disent *rauben*; les Espagnols *robar,* et les Italiens *rubar.*

Desruner : rompre, renverser, changer, déranger, du bas latin *ruinare.*

Devaller : descendre, de *vallis*, précédé de la préposition *de*, qui marque le mouvement de haut en bas.

Devise : volonté, testament, de *divisa ;* en bas breton, *devis.*

Devise : conversation, entretien, joie, plaisir; en bas breton, *devis.*

Deviser : exprimer, dire, exposer, expliquer, stipuler, de *dividere*, diviser.

Dicté, *dictier*, *ditté*, *dictiez :* discours, récit, traité, de *dictum.*

Divertir : détourner, soustraire, de *devertere.*

Doignier, *donier :* donner, faire présent, de *donare.*

Doubtance : doute, incertitude, de *dubitatio.*

Doubter : craindre, redouter, de *dubitare.*

Doubteux : qui doute; *estre doubteux*, douter, *dubitator.*

Doulent : affligé, souffrant, triste, de *dolens.*

Douloir : se plaindre, souffrir, gémir, de *dolere.*

Dragmer : user de quelque chose avec mesure, de *drachma.*

Druerie : amitié, joie, plaisir, fidélité, attachement.

Duyre : instruire, élever, penser, conduire, estimer, de *ducere* et *docere. Cela me duit*, cela me convient.

Duit : convenable, accoutumé, expérimenté.

E.

Elles, *ele*, *ale :* ailes d'oiseaux, d'*alæ.*

Embler : voler, dérober; en ancien provençal, *amblar.*

Emboucher : parler, discourir, renfermer, éprouver, de *in buccâ.* En celtique, *boch* signifie bouche.

Embourer : remplir, combler.

Emprès : auprès, ensuite, proche, de *propè.*

Enclos, *Enclous :* enfermé, enveloppé, d'*inclusus.*

Encommencé : commencé, formé des particules *in* et *cum*, et du verbe *initiare*, en italien *cominciare.*

Enfermeté : infirmité, maladie, d'*infirmitas.*

Engin : esprit, instrument, ruse, fourberie, d'*ingenium.*

Ennuit, *ennuict, enhui*, *ennuist*, etc. : aujourd'hui, *in hodiè*, en ce jour; en basse Normandie on dit encore *annuit* pour aujourd'hui.

Ens : dedans, dans l'intérieur, de *intùs.* Ce mot est encore en usage chez les paysans de la basse Normandie.

Enserrer, *enserter :* renfermer, serrer, d'*inserere* ou *insertare.*

Entencion : l'action d'entendre, d'*audire.*

Envelimé : envenimé, empoisonné, d'*inveneficatus.*

Envieillir : devenir vieux, vieillir, d'*inveterascere.*

Es, *ez :* en, dans, aux, qui vient de la préposition grecque εἰς, dans.

Esbay : étonné, surpris, du bas latin *exbadare*, regarder avec étonnement.

Esbattement, *ebat :* amusement, passe-temps, délassement, joie, plaisir, du grec ἐμϐατεύειν, marcher, se dissiper.

Eschever, *eschiver :* fuir, éviter, esquiver.

Esconduire, *escondire :* empêcher, défendre, arrêter, éconduire, repousser, renvoyer, contredire, de *ex* et *conducere*. Cacher, de *abscondire*, par métaplasme, pour *abscondere*.

Esiouye : plaire, distraire, réjouir, amuser, de *gaudere*.

Esliet : choisi, choix, qui surpasse tout, d'*electus*.

Eslochier : ébranler, déplacer, agiter, d'*elocare*, changer de place.

Esmailleure : émail, ouvrage en émail, l'émail qui couvre un ouvrage quelconque.

Émayer : inquiéter, tourmenter, étonner, chagriner, d'*emovere*.

Esme : intention, attente, espérance, jugement, d'*æstimatio*.

Esmouvoir : agiter, remuer, exciter, d'*emovere*.

Esmoy, *emoy :* émotion, surprise, agitation, de *motus*.

Espécial (en) : en particulier, spécialement.

Espie : espion, surveillant, de l'allemand *spæhen*.

Esprouver, *esprover :* éprouver, essayer, d'*exprobare*.

Estable, *estaible :* constant, stable, permanent, de *stabilis*.

Estaindre : mourir, finir, éteindre, d'*extinguere*.

Esté : été, la saison de l'été, de *æstas*.

Estour : combat, assaut, mêlée, d'*exturbatio ;* on le fait venir aussi de l'allemand *storm*, tourbillon, tempête, du verbe *stören*, agiter.

Estraindre, *estreindre :* lier, serrer, presser, comprimer, d'*astringere*, *exstringere*, resserrer ; en ancien provençal, *extrëniar*.

Estrange : extraordinaire, de *stranierus*, étranger, d'où les Italiens ont fait *straniere*.

Estrangier : éloigner, écarter, d'*extraneare*.

Estre : état, situation, conduite, mœurs, chambre, maison, vie, existence.

Estre : excepté, de *extra*.

Estriver : quereller, disputer, contester.

Estroys : serré, certain, assuré, de *strictus*.

Esturdir : étourdir, étonner, rendre stupéfait. En italien *stordire*.

Eure : temps, heure, durée, espace, de *hora*.

F.

Faille : faute, manquement, tromperie. En italien, *fallacia*.

Faillir : tomber, manquer, séduire, venir, du bas latin *fallire*. Les Allemands disent *faëlen*, et les Anglais *to fail*.

Falace, *fallace :* ruse, fraude, finesse, trahison, de *fallacia*, tromperie; en ancien provençal, *falsoza*.

Falloir, *fallorder :* manquer, jouer, tromper, de *fallere*.

Fame : réputation, estime, renommée, de *fama ;* on dit encore, cet homme est bien famé.

Faulte : indigence, défaut, manque de quelque chose, pauvreté, de *fallitas*.

Felon, *feulon*, *fellon :* trompeur, méchant, faux, cruel, injuste, de *fallax*, trompeur, en bas latin *felo*, comme on le trouve dans les Capitulaires de Charles-le-Chauve, ou du grec φηλοῦν, tromper.

Férir, *ferer*, *ferrir :* frapper, battre, heurter, toucher, pousser, de *ferire*.

Fiens : fange, ordure, de *fimum*, fumier.

Finier, *fineir :* achever, s'en aller, mourir, finir, cesser, de *finire*, en bas latin *finare*.

Fléblesse, *féblesse :* faiblesse, débilité, de *flexibilitas.*

Fleurer : sentir, porter odeur; ce mot ne se trouve employé que pour les choses qui plaisent, et vient de *flos*, fleur, les fleurs portant une odeur agréable.

Flourette : petites fleurs, diminutif de *flour*, fleur venant de *flos.*

Foas : foie, de *focus*, foyer.

Forcénerie, *forsenance :* fureur, folie, emportement, de *foras* et *sensus ;* en ancien provençal, *forsënaria*, en italien *forsennatezza.*

Forment, *formens :* grandement, beaucoup, un grand nombre, de *fortiter*, en ancien provençal *formënt.*

Fors : excepté, hormis, de *foris.*

Fort : difficile, malaisé, pénible, rude, cruel, de *fortis.*

Fortraire : détourner, débaucher, enlever, ravir, voler, dérober, séduire, entraîner, de *foras trahere.*

Fourre : fourrure, peau d'un animal quelconque.

Fourre : fourreau, étui, en bas latin *forellus.*

G.

Gaige : gage, sûreté.

Gaigner : gagner, faire du profit, de l'italien *guadagnare*, qui lui-même peut venir du grec κερδαίνειν.

Garde : tort, dommage, ferme, métairie.

Garir, *garier :* guérir, rendre sain, préserver, du bas latin *garire.*

Garison : guérison, salut, de *curatio.*

Garsonnaille : la lie du peuple, malheureux, mendiants. Ce mot est dérivé de *garson*, valet, vaurien, débauché, que l'on fait venir du celtique, *gur* ou *gwr.*

Géeter, *geeter*, *geiter*, *géteir*, *gieter* : jeter, repartir, éviter, de *jactare*, fréquentatif de *jacere*.

Genctes, *gente*, *gens*, *gentiex* : joli, aimable, gracieux, de *gentilis*, en bas breton, *gen*.

Gésir : reposer, rester sans remuer, être gisant, de *jacere*.

Gloser, *glosser* : faire du bruit en parlant, mentir, se vanter, du grec γλῶσσα, langue, dont nous avons formé *glossaire*.

Gorgias : ornement de la gorge pour les femmes, glorieux, vain ; qui aime le faste.

Gourgonner, *gourgousser*, *gourgouler* : parler du gosier, gronder, murmurer, de *gurges*, gouffre.

Grefver, *griéver* : tourmenter, nuire, chagriner, fatiguer, de *gravare*, rendre lourd.

Graphes, *graffes* : griffes, doigts crochus, de l'allemand *greiffen* et *krapfen*, saisir avec les ongles. Le mot grec γρυπός signifie crochu.

Grogner, *groigner* : murmurer, être mécontent, du grec γρυλλίζειν, dont les Latins ont fait *grunnire*, les Allemands *grunzen*, les Anglais *grunt*. Il est probable que la source de ce mot vient, par onomatopée, du cri des pourceaux.

Guerdon, *guierredon* : récompense, présent, salaire.

Guerredonner, *guerdonner* : récompenser, faire du bien, de l'ancien provençal *gazardonar*.

Guerroyer : faire la guerre, poursuivre, combattre, tourmenter, de *gravare*, rendre lourd.

H.

Haictiez : joyeux, gai, de bonne humeur, d'*hilaris*.

Hanter : fréquenter, aller, se lier avec quelqu'un, d'*habitare*.

Hénap, *hanap :* vase à boire, coupe, tasse, en bas latin *hanapus*, et en bas breton *hanaf*.

Honts, *hom :* homme, de *homo*.

Hosteler, *hosteller :* loger, donner asile à quelqu'un, recevoir chez soi, d'*hospitari*.

Huisset : petite porte, diminutif de *huis*. (Voyez ce mot.)

Hutin : querelle, dispute, choc, combat, diminutif du mot *huz* qui a la même signification.

Huy, *hui :* aujourd'hui, d'*hodiè*.

Huys, *huis, huiz, hus :* porte, entrée, d'*ostium*, porte, en italien *uscio*.

I.

Ire : colère, courroux, chagrin profond, de *ira*.

J.

Joliesse : gentillesse, agrément, amabilité.

Jouvente : jeunesse, adolescence, de *juventus*.

Joyssoyer (se) : s'amuser, se divertir, prendre plaisir, de *gaudere*.

L.

Labour, *labeur :* travail, fatigue, peine, de *labor*, en bas breton *labhur*.

Las, *laz :* lacet, cordon, courroie, de *laqueus ;* on dit encore *las* en Anjou dans le bas langage.

Léans : liens, cercles, de *ligare*.

Lectuaire : sorte de médicament composé de drogues mêlées avec du miel et du sucre, d'*eligere*. Papias le dérive de *lac*, *lactis*, lait, *quod melle sorbeatur*.

Lente : lentille, plante, fleur, de *lens*, *lentis*.

Lie : content, joyeux, agréable, de *lætus*, dont les Italiens ont fait aussi *lieto*.

Liesse : joie, plaisir, gaîté, allégresse, de *lætitia*, joie.

Ligier : aisé, facile, ce qu'on fait sans peine, sans fatigue, de *levis*.

Linceus, *linceux*, *linsuels*, etc. : draps de lit, de *linteola*, ou plutôt du grec λέντιον, en ancien provençal *lëusol*.

Lisse, *lice*, *liche* : chienne née d'un loup, femelle des animaux, femme de mauvaise vie, du grec λύκος, loup.

Los : sort, destin; *être né de mauvais los*, être né sous une mauvaise étoile.

Los, *loz* : louange, faveur, réputation, renommée, gloire, de *laus*. Ménage s'exprime ainsi en parlant du mot *los*. Ce mot était un beau mot; je souhaiterais fort qu'on le remît en usage.

Lozenger, *lozangier* : tromper, insulter, flatter faussement, de *laudare*. En allemand, *losin* signifie tromper; les Espagnols disent *lisongear*, flatter, et les Italiens *lusingare*.

Lozengerie, *losangerie* : tromperie, fourberie, fausse louange, de *laus*, et du verbe *agere*.

M.

Main : matin, de *manè*. *Ni main ni soir*, ni matin ni soir.

Maint, *mainte :* plusieurs, beaucoup, grand nombre; il ne vient pas de *multus*, comme on l'a dit, qui nous a donné le mot *moult*, mais du bas breton *maint*, qui signifie quantité, dont les Anglais ont fait leur mot *many*, plusieurs.

Maintenir : fréquenter, soutenir, conduire, entretenir, de *manu tenere*, tenir par la main.

Maistrie : puissance, autorité, science, adresse, supériorité, art, industrie.

Malaige : mal, tourment, souffrance, maladie, de *malum*

Male, *malle :* mauvais, nuisible, dangereux, de *malus*.

Mantiau : manteau; on fait venir ce mot du grec μανδύη, en persan moderne *mandel;* les Italiens disent *mantello.*

Marri, *mary :* chagrin, affligé, triste, du bas latin *marritio*, peine causée par une perte; quelques étymologistes le font venir des langues orientales. Les mots, *mar* en hébreu, *marír* en chaldéen, *marír* ou *mariro* en syriaque, signifient triste, amer, affligé. *Marárah*, en arabe, veut dire amertume.

Méfaire, *meffaire :* mal faire, du bas latin *misfacere*, *male facere.* Nous avons tiré les particules prépositives *me*, *mes*, du bas latin, qui les avait empruntées de l'allemand : on trouve dans cette dernière langue le mot *miss*, placé devant les verbes, pour marquer le défaut ou l'erreur, c'est ainsi qu'on dit : *missbrauchen*, mésuser, ne pas user.

Meignie, *magnie*, *mesgnie :* maison, famille, enfants, serviteurs, de *mansio*, en bas latin *mansionata*, en ancien provençal *mainada ;* les Italiens disent *mesnada*, et les Espagnols *masnada :* de ces mots nous avons fait *ménage* et tous ses dérivés.

Mencion : demeure, habitation, de *manere.*

Mentention : mon intention; *mentention*, pour m'entention, ma *entention*, *intentio mea.*

Menu : petit, mince, frêle, de *minus*, en ancien provençal *mënous.*

Mercy : pitié, miséricorde, pardon, de *merces.*

Mérencolie : mélancolie, de *mœrorem colere;* ce changement d'*r* en *l* est fréquent.

Merveiller, *mervoiller :* surprendre, étonner, éblouir, de *mirari;* en ancien provençal *mëravjlar*, être surpris, étonné.

Meschef, *meschief :* tort, malheur, accident, dommage.

Meschiet : tourne mal, tombe en disgrâce, *malè cadit;* meschiet, de l'infinitif *mescheir*, *mescheoir.*

Meschine : servante, pauvre fille, une jeune fille, de l'italien *meschino*, malheureux, qui vient lui-même des langues orientales : en arabe *miskin*, *elmeschin*, en chaldéen *misken*, en syriaque *meskino,* signifient pauvre, misérable. En patois picard on dit une *méquine*, pour une servante.

Méseaulx, *mésau :* lépreux, attaqué de la lèpre, de *misellus.*

Mespoint : mécompte, erreur, de *malum punctum.*

Mesprendre : tromper, se mettre en défaut, pécher, mal faire, de *malè prehendere*, en bas latin *misprendere.*

Mesprison : méprise, tort, fausse interprétation, du bas latin *misprendere*, méprendre.

Métrificateur : versificateur, poète, celui qui fait des vers, de *metrum*, en grec μέτρον, et de *facere.*

Meurer : mûrir, parvenir à la maturité, de *maturescere.*

Meureté, *meurité :* maturité, de *maturitas.*

Mie, *mye*, *miez :* pas, point, non. Ce mot est encore en usage dans le patois de plusieurs provinces.

Mirer : guérir, récompenser.

Mordant : agrafe, ardillon de boucle, de *mordere.*

Morir : mourir, de *mori.*

Mortieulx, *mortiex :* mortel, cruel, implacable, de *mortalis.*

Moue, *monée :* museau, bouche allongée, grimace. On le fait venir du grec μυᾶν, *labia simul contrahere,* serrer les lèvres l'une contre l'autre; on le trouve ainsi employé dans Aristophane. Les Anglais disent *to make mouths*, faire des grimaces.

Moult, *mout, mult :* beaucoup, grandement, fort, plusieurs, de *multum*, en ancien provençal *moult souëf*, très-doucement; *souëf*, de *suavis.*

Moustier, *moutier :* église, couvent, monastère, de *monasterium.*

Muer, *mover :* changer, remuer, agir, de *mutare*, *movere,* changer; en languedocien *muda.*

Musart : nonchalant, oisif, étourdi, fainéant, du bas latin *musàrdus.*

N.

Navré : blessé, frappé, *vulneratus.*

Nennil : non, jamais, de *nihilum.*

Nesung : nul, aucun, personne, en bas breton *necun.*

Nice : simple, novice, ignorant. H. Étienne le confond avec *niais*, et Ménage le dérive de *nescius.* Les Espagnols disent *necio*, et en languedocien *nëci.*

Nuille, *nielle*, *nieule :* brouillard, petite gelée, maladie des plantes, de *nebula*, ou plutôt *nigella*.

Nully : nul, aucun, de *nullus*.

O.

Offices : dignités, places, grandeurs, d'*officium*.

Oncques mais : jamais. On emploie quelquefois *oncques* seul; cependant il a plus de force lorsqu'il est suivi de la particule *mais*.

Orendroit : désormais, maintenant, à présent, *or-endroit*.

Orine : urine, d'*urina*.

Oultrecuydance : témérité, présomption, arrogance, de *ultrà*, outre, et *cogitatio*, pensée.

Ouvrer, *ovrer, ouvréer :* travailler, d'*operari*.

P.

Paour, *pavour, paor :* peur, effroi, crainte, de *pavor*.

Pardoint : pardonne, fait grâce, qui vient sans doute de l'infinitif pardoigner, mais dont nous ne connaissons point d'exemples; *doigner*, en langue romane, signifie donner.

Parfin : à la fin, en un mot, pour en finir, *per finem*.

Parfond : creux, profond, de *profundus*. En patois normand on dit au *parfinfond*, pour exprimer tout-à-fait au fond.

Parier : risquer, joindre, associer, de *pariare*, rendre égal.

Paroller : parler, discourir, du bas latin *parabolare*,

dont par contraction on a fait *paroler*, puis par autre contraction *parler*.

Pecune, *pecuine*, *pecunie* : argent, bien, richesse, fortune, de *pecunia*.

Pensce : pensée, réflexion, attention, de *pensatio*.

Pensement, *pens* : pensée, agitation, réflexion, de *pensatio*, formé de *putare*.

Per : pareil, égal, compagnon, camarade, de *par* et *parilis*.

Perdurable : qui doit toujours durer, qui ne peut avoir de fin, éternel, de *perdurabilis*.

Phisicien, *phisitien* : médecin, du grec ὄψις, vue, et φύσις, nature. On appelait physiciens ceux qui pratiquaient la médecine, parce qu'elle ne consistait que dans la théorie sous le nom de physique, et qu'elle laissait à d'autres le soin d'appliquer les remèdes.

Picher, *pichier*, *pichet* : petite cruche, pot servant à mettre des liqueurs pour boire, de *picarium*, inusité, venant du grec βίκος, vase à boire. En allemand *becher*, et en italien *bicchiere*.

Pineau, *pinot* : sorte de raisin.

Pitance : la portion que les moines recevaient pour leur nourriture. Ce mot vient sans doute de *pietas*; les moines tirant leur nourriture de la pitié des fidèles. On trouve souvent dans le bas latin *pietancia* pour *pitancia*, et les Italiens disent *pietanza* dans le même sens.

Plain, *plaing* : pleinement, clairement, entièrement, de *plenus*.

Plait : discours, entretien, dessein, projet, résolution, querelle, dispute, débat; en ancien provençal *plag*, *plats*.

Plevyr, *pleuvir* : assurer, cautionner, certifier, sans doute de *plegium*, caution, pleige.

Plinger : plonger, tremper, du bas latin *plumbare.*

Poindre : peindre, de *pingere.*

Poindre : frapper, manquer à quelqu'un, le chagriner vivement, de *pungere.*

Poins : avertissements, avis, conseils.

Pollie : poulie. Caseneuve prétend que le mouvement fréquent de la corde qui va et vient, et par conséquent la polit, lui a fait donner ce nom.

Poser : supposer, admettre.

Pou, *po*, *poc :* peu, de *paucum.*

Pourmener, *pourmoiner :* se promener, marcher à pas lents, de *prominare.*

Pourpens : réflexion, pensée.

Pourveance, *pourveanche*, prévoyance, précaution, de *providentia.*

Poyer : payer, donner ce qu'on doit, de *pacare*, apaiser, comme quitte, de *quietus*, en italien *pagare.*

Priez : pré, champ, de *pratum.*

Q.

Querir : chercher, demander, poursuivre, de *quœrere.*

Queste : recherche, démarche, perquisition, de *quœsitio.*

Quis : cherché, recherché, *quœsitus*, du verbe *quœrere.*

Quonque : tout ce que, de *quœcunque.*

Quoy : tranquille, en repos, de *quietus.*

R.

Racquit : revanche, l'action de s'acquitter, de *rursùm quietus.*

Ramentevoir : rappeler au souvenir, faire revenir à la pensée, remémorier, de *rementare*. Les Italiens disent *mentovare*. On le fait venir aussi du grec ἀναμιμνήσκειν; cette étymologie ne paraît pas probable.

Randonné, *randon :* force, courage, impétuosité, vitesse. On dérive ce mot de l'allemand *rennen*, courir avec force.

Rechiet : retombe, recommence, *recidit*.

Rechiner, *rechigner :* faire la grimace, être de mauvaise humeur. *Rechin*, en langue romane, signifie rude; on le fait venir de *rixa*, querelle, et *rechiner* de *rechin*. En bas breton on dit *reschiff* pour chagriner.

Reconfort : consolation, aide, soulagement, soutien

Recroire : lasser, rebuter, cesser, fatiguer.

Refférir : frapper une seconde fois, *iterum ferire*.

Refrescher, *refrechir :* renouveler, rafraîchir, réparer, de *refricare*.

Remercher : remarquer, désigner.

Remirer : examiner, contempler, considérer, regarder attentivement, de *mirari*.

Remouvoir : changer de place, aller d'un lieu dans un autre, de *re* qui marque la fréquentation, et *movere*.

Reprinre : reprendre, recevoir, de *reprehendere*.

Réputer : chasser, repousser de son sein, rejeter, de *repellere*.

Rescript : réponse, de *rescriptum*.

Resjoyr, *resjoyer :* réjouir, amuser, de *recens gaudere*.

Restriver : se fâcher, répugner.

Retraict : retiré, raccourci, rabougri, de *retractus*.

Retraire, *retrere :* raconter, rapporter, réciter, retirer, expliquer, de *retrahere*.

Rifler, *riffler*, *riffer :* arracher, égratigner, écorcher; du bas latin *rifflare*.

Rigle : règle, de *regula*.

Rigollage : libertinage, plaisir, plaisanterie.

Rigoller : railler, se moquer, tourner en ridicule, plaisanter, du bas latin *ridiculare*.

Riot, *riote :* bruit, dispute, tapage. On dit en anglais, *to sow riots*, semer la division, de *rixa*.

Roe : roue, de *rota*.

Rogne, *rongne :* gale qui ronge, de *rodere*.

Route, *rote :* troupe, compagnie, armée, de *ruta*, venant du grec ῥοῦτα. C'est également de ces mots que les Italiens ont tiré leur *rotta*, et les Allemands *rott*.

Router : roter, faire un rot, le vent qui sort avec bruit de l'estomac par la bouche.

Ruer, *ruher :* jeter, frapper, renverser; du grec ῥύειν, rouler avec impétuosité. On trouve dans Homère le verbe ῥέειν, qui signifie *couler*, appliqué par métaphore à tout ce qui est poussé avec force, comme les pierres, les traits et autres choses semblables.

S.

Sailir : sauter, jaillir, surpasser; on le fait venir de l'allemand *salzen*.

Saisine : jouissance, possession, nantissement; du bas latin *sacire*, tiré lui-même du grec σαχχίζειν. On disait *saisine brisée*, main-levée de saisie.

Sapience : sagesse, prudence, de *sapientia*.

Saulter : sauter, bouillonner, de *saltare*.

Sauvagine : chair de bêtes sauvages, de *silvaticus;* en italien, *selvaggio*.

Savoratif : qui a de la douceur, de la saveur, de *sapor*.

Seigner tourmenter, marquer, agiter.

Sémonce : avertissement, avis, sommation, de *submonitio.*

Sequeurer : secourir, aider, de *succurrere.*

Servage, *servaige :* esclavage, servitude, service, obéissance; la redevance d'un serf envers son seigneur, de *servitudo.*

Servent : serviteur, celui qui sert, qui est soumis, de *servus.*

Seur : sœur, de *soror.*

Seur : certain, assuré, de *securus;* en retranchant le *c*, on a fait *seurus*, puis *seur*, et enfin *sur.*

Siècle : monde, lieu, climat; *fille du siècle*, fille du monde; *siècle*, de *sæculum.*

Socte : sot, insensé, de *stultus.*

Solle, *sole :* solive, poutre.

Songneux : qui pense, qui exige du soin, du verbe soigner, de *somniare*, songer, pris dans l'acception de penser.

Sonques (s'onques) : si jamais, *si unquàm.*

Souffrète : besoin, nécessité, souffrance, du bas latin *sufferentis.*

Soulas, *soulaz :* soulagement, plaisir, consolation, de *solatium.*

Souloir : avoir coutume, de *solere.*

Sourdre : sortir, s'élever, faire du bruit en jaillissant, de *surgere.*

Soussy : soucy, chagrin, inquiétude, de *saucium.*

Subjet, *subgiet, soubget :* sujet, soumis, de *subjectus.*

Sueffrir : souffrir, endurer, permettre, de *sufferre.*

Surgiens, *surgier :* chirurgien, du grec χειρουργός, qui travaille de la main; de χείρ, main, et ἔργον, ouvrage.

T.

Tantinet, *tantin*, *tantet :* un peu, très-peu, de *tantillùm.*

Taster, *taater :* sonder, éprouver, toucher, de *tangere.*

Tencer, *tancier*, *tanser :* disputer, gronder, menacer, quereller, de *tangere.*

Tençon, *tenchon*, *tenzon :* dispute, querelle, contestation.

Tenement : chose qui appartient, domaine, fortune, ce que l'on a en sa puissance, de *tenere.*

Termination : fin, terme, de *terminatio.*

Teurt, *teurte :* tors, tordu, crochu, recourbé, de *tortus.* Le mot *teurt* est encore en usage dans le patois bas normand.

Tieul : pareil, tel, semblable, de *talis.*

Tiltre : titre, qualité; du grec τιτός, honoré.

Tirer : aller, se diriger à droite ou à gauche, de *trahere*, qui a produit *tirare* dans la basse latinité, et dont les Italiens se servent dans le même sens.

Toller : enlever, ôter, détruire, anéantir, de *tollere.*

Tonoire, *tonnoire :* tonnerre, foudre, de *tonitru.*

Touldre, *toudre :* enlever, ravir, dérober, emporter, de *tollere.*

Toutesvoies : toutefois, cependant, néanmoins, de l'italien *tutte volte.*

Traire, *treire :* tirer, sortir, extraire, attirer, de *trahere.*

Trancer : souffrir, être en proie à des tourments.

Trestous, *trestos*, *tertout :* tous en général, sans exception. On dit encore dans le patois normand, *tretous* dans cette même acception.

Triacles : contre-poison, thériaque.

Tuaille, *toaille*, *touaille :* nappe, linge de table, serviette, en bas latin *toalia*. On le dérive de *tela*, toile; mais il vient plutôt de *torus*, que les Latins employaient dans le même sens. Les Italiens disent *tovaglia*, et les Espagnols *toalla*.

U.

Ueil, *uel :* œil, d'*oculus*.

V.

Veer : regarder, considérer, de *videre*.

Vela : voici, voilà. Comme si on disait : voyez là, *videte illic*.

Veoir : vérité, de *veritas ;* vrai, *de verus ;* véritablement, de *verè*.

Vergogne, *vergoigne*, *vergond :* honte, pudeur, de *verecundia*. Les Italiens disent *vergogna*.

Vesture : habillement, parure, de *vestitus*.

Viaire : visage, face, figure, de *visus*.

Voir : vérité, de *veritas*.

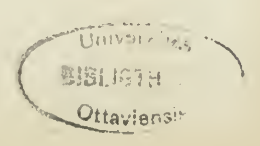
Volle : léger, inconséquent, de *volatilis*.

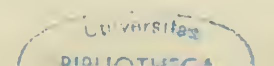
Vueil, *vuel*, *vuil :* volonté, vouloir, de *voluntas*.

Y.

Yssir : sortir, d'*exire*. Ils *yssent*, ils sortent, *exeant ; j'yssy*, je sortis, *exii*.

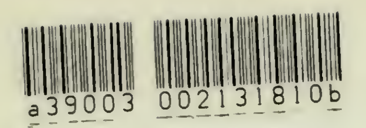
FIN DU GLOSSAIRE.





TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.


a39003 002131810b

